

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM.

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices de
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Pour mieux connaître la Hongrie
Notre balance commerciale en 1939

Pour l'Union des Eglises :

Lettre à de Reynold

Lettre à de Pourtalès

En quelques lignes...

Ferveurs de la Marquise

L'Heure de Saint-Exupéry

Jeanne d'Arc devant ses juges

Aux origines du réveil flamand

La voix de nos Evêques :

Exhortation à la prière et à la pénitence,

par S. Exc. Mgr Lamiroy, évêque de Bruges

Résumé de l'encyclique « Summi Pontificatus »,

par S. Exc. Mgr Coppieters, évêque de Gand

Vicomte Charles TERLINDEN
Philippe van ISACKER

Comte Guy de POURTALÈS
Comte Gonzague de REYNOLD

* * *

Robert de VROYLANDE

Camille MELLOU

Omer ENGLEBERT

Léon SUENENS

Mgr Louis PICARD

Bruxelles, 57, rue Royale

Tel. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

S L 30

PIERRE

Transports Maritimes et Terrestres

A. Natural, Le Coultre & C^o

(BELGIQUE)

Société anonyme

ANVERS, 4, Quai Van Meteren

Siège social : ANVERS

TÉLÉGRAMMES : « NATURAL » Codes Bentley's

A. B. O. — 5^e Edition — Bo8

TÉLÉPHONES : Numéro d'appel : 219.80 (6 lignes).

Transports à forfaits

pour toutes destinations

Connaissances terrestres délivrées sur demande.

Agents en douane. Commissionnaires-Expéditeurs.

ENTREPOSAGE ET MANUTENTION.

Transbordement de COLIS LOURDS et de MATÉRIEL ROULANT

EMBALLAGES COLONIAUX ET D'EXPORTATION

Importation et Exportation maritime
via ANVERS et les ports français MARSEILLE,
SÈTE, BORDEAUX, LE HAVRE, ROUEN, etc.

de et vers les BALKANS

par chemin de fer via la FRANCE, SUISSE et l'ITALIE

Trafic Franco-Belge

par Fer, Auto-camion et Bateau-moteur

Affrètements fluviaux et maritimes

Collèges, Pensionnats, Couvents, Communautés

Pour assurer votre ravitaillement par des maisons sérieuses
Adressez-vous aux firmes ci-dessous :

LE LYNX, Société Anonyme, à Bruxelles, 1 à 7, rue Adolphe Lavallée.

Maison HANIN-GILLES, S. A. à Marche-en-Famenne, 21, rue Saint-Laurent.

ou à ses filiales à Liège, rue des Franchimontois, 47.

à Dinant, place de Meuse.

à Arlon, avenue de Stopach.

à Bomal-sur-Ourthe.

Maison ACHILLE MOUFFE, S. A., à Châtelet, r. des Brasseurs.

CENTRALE COLONIALE, S. A., à Anvers, 96, r. du Couvent.

VREVEN-BUNTINOKX, S. A. à Hasselt, boul. des Martyrs.

Visites des délégués sur demande, sans engagement.

Remise à domicile par camions.

Adressez-vous à la firme la plus proche pour faciliter le transport.

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.89.75

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

à **RENORY-OUGRÉE** (Belgique)

Usines à Renory-Ougrée et à Neder-over-Heembeek (Marly)

Produits chimiques organiques.

Méthanol.
Méthylène Régle pour dénatura-
tion.
Formol.
Hexaméthylènetétramine phar-
maceutique et technique.
Trioxyméthylène.

Alcool éthylique.
Acétone B. G. S.
Ether sulfurique.
Ether dichloré.
Dichloréthane.
Glycol.
Antigel S. B. A.

Matières plastiques.
Azolone — Urazone.

Résines et vernis synthétiques.
Poudres à mouler.

Produits chimiques minéraux.

Ammoniac anhydre.
Alcali volatil, commercial et chi-
miquement pur.
Acide nitrique toutes concentra-
tions.
Nitrates d'ammoniaque et de
soude pour explosifs.
Nitrate de potasse.
Chlorure ammonique salmiac).
Anhydride sulfureux.

Engrais azotés.

Ammoniacaux, nitriques, mixtes
et composés.
Cyanamide S. B. E.

Insecticides et fongicides.

Appareils de pulvérisation.

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2^{me}

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ I

BELGIAN GULF OIL C^y S^{te} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais
Blanc de Zinc — Minium de plomb
Litharge — Mine-orange

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR
Usine : Saint-Marc (Namur)
Téléphone : 302 ADR. TÉLÉGR. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -
Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatis - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Email :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables
Seul fabricant de l'email « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée
Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration
ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE
Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture à l'air sec inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquez la facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement,
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clair, recuits, galvanisés, étamés, ouivrés,
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles
pour moustiquales.

Treillarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE TRAVAUX

Maurice Lemaine

Maison fondée en 1876

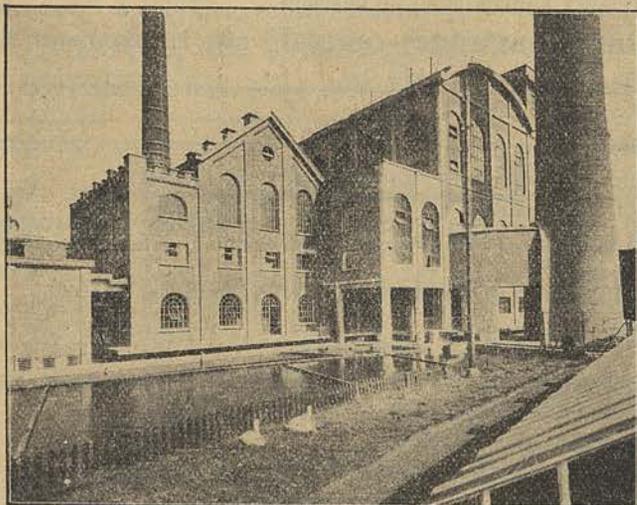
Toutes constructions :

Béton armé — Maçonneries — Parachèvement
Travaux Industriels — Habitations — Sillos à fourrages

**Abris en béton armé
contre gaz et bombardements**

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

130-132, avenue de Schaerbeek, VILVORDE — Tél. 51.02.43



Papeteries de Saventhem — 1938-1839

Chaufferie centrale électrique - cheminée de 64 mètres
Cabines pour transformateurs

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages. Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.
Prix sur demande.

Appareils Sanitaires EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

La Société Anonyme

des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR

(Anciens Établissements Th. Finet)

à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique

Un abri collectif avec sas à air

Des dispositifs pour renforcement des planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAIGNY (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMBES A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

CHARPENTES MÉTALLIQUES

RÉSERVOIRS

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAIX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Tél. LIÈGE 605,59 Reg. du Com. Liège 916 Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée
- pour tous usages et toutes pressions -
Réservoirs soudés :- Serpentine
- Exécution de tuyauteries suivant plans -
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique
Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon BUREAUX & ATELIERS :
pour chauffage central 340, rue Branche, Ans

Établissements HUSTINX

Société Anonyme

Rue Chéri, 20, 22, 24 - LIÈGE

Serpentins pour brasseries
Accessoires en fonte malléable
TUBES EN FER POUR EAU, GAZ ET VAPEUR. — TUBES
GALVANISÉS. — TUBES SPÉCIAUX POUR CHAUFFAGE
ROBINETTERIE EN GÉNÉRAL

Téléphones : 101.79, 164.00.
Registre de Commerce Liège n° 628.
Exposition Liège 1930, Médaille d'Or.

STOCK IMPORTANT DE 1^{er} CHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÈGE

Téléphone 144.32

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverohlm Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire
que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

ANCIENNES USINES

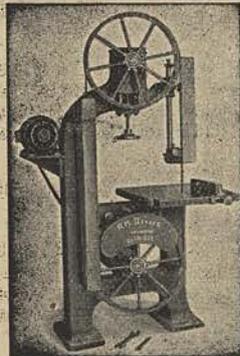
Alphonse DECOCK

Succ. : RENÉ ET MARIE DECOCK
La Hestre-lez-Mariemont
Téléphone : 1478 La Louvière

MACHINES A BOIS

Scies à ruban — dresseuses — mises
d'épaisseur — toupies mortaiseuses
— affûteuses combinées universelles

AGENTS EXPORTATEURS
SONT DEMANDÉS



LE NOUVEAU POSTE A INTERCOMMUNICATION



AUTOMATIQUE ELECTRIQUE

Soc. Anon.

RUE DU VERGER - ANVERS - TÉL. 938.00

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE PLAFONNAGE
CIMENTAGE — BADIGEONNAGE
RÉPARATIONS — TRANSFORMATIONS

M^{me} V^{ve} J.-F. HELLINCKX & FILS

BUREAUX ET ATELIERS :
17-19, rue de la Croix-de-Pierre
BRUXELLES
Téléphone : 37.07.70

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.58.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.



Philippe M. PFLUGER

ingénieur

SAUTER 93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98

Agent général

de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle

se recommande spécialement pour ses

THERMOSTATS

Représentant de la :

Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques)
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallstahammar (Suède).
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

Établissements O. WAMBREUSE & C^{ie}

(SOC. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI

Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 — Compte Chèq. Post. : 490.66

Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94

Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie
Meubles - Articles industriels et d'entretien

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnats
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie
PARAFEU SUFRO

FATA Meubles en acier

fabriqués par

S. A. FAVETA

La Louvière-Bouvy — Tél. L.L. 76



Usine spécialement outillée pour :

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages
et armoires-vestiaires ainsi que tous autres meubles
standard et hors série.

Nombreuses références
des principales firmes et administrations du pays.

FINI IMPECCABLE

SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE

Etude et devis gratuits de toute installation.

**Tôlerie Mécanique
du Centre**



28, r. Edouard Anseele

LA LOUVIÈRE

Téléphone : La Louvière 539

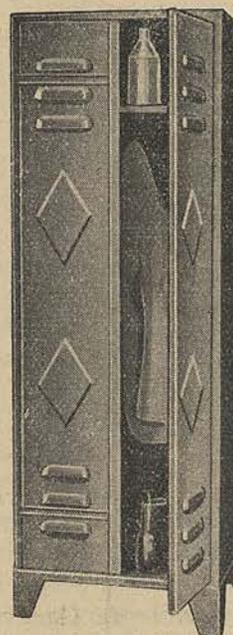
Tuyaux à ailettes en acier pour
chauffage à eau chaude, par vapeur
à basse pression, par vapeur à haute
pression. — Grande facilité de
montage. — Adhérence parfaite
des ailettes au tube.

Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et
rayons brevetés, meubles métal-
liques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUITISSAGE
Tous travaux en tôle jusque
4 mm. d'épaisseur, en cornières,
tés, plats, jusque, 60 mm.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (8 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

Simonet-Deanscutter

FABRICANT EXPERT

JOAILLIER-ORFÈVRE

72, rue Coudenberg, BRUXELLES



GRAND PRIX - PARIS 1937

Spécialités horlogères Jaeger-Le Coultre de Genève

ÉDITIONS



CASTERMAN

TOURNAI

C. C. P. : Bruxelles 219.47

PARIS

C. C. P. : Paris 676.68

Vient de paraître :

La Passion de l'Amour

par M. l'abbé A. Themmen.

In-12 de 116 pages : 9 francs

Cet ouvrage s'adressant non seulement aux prêtres, mais au grand public, est appelé à éclairer les esprits, à les préparer à la lutte contre les excès de la passion et en particulier à leur montrer la voie du devoir dans l'état du mariage.

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Pour mieux connaître la Hongrie
Notre balance commerciale en 1939

Pour l'Union des Eglises :

Lettre à de Reynold

Lettre à de Pourtalès

En quelques lignes...

Ferveurs de la Marquise

L'Heure de Saint-Exupéry

Jeanne d'Arc devant ses juges

Aux origines du réveil flamand

La voix de nos Evêques :

Exhortation à la prière et à la pénitence,

par S. Exc. Mgr Lamiroy, évêque de Bruges

Résumé de l'encyclique « Summi Pontificatus »,

par S. Exc. Mgr Coppieters, évêque de Gand

Vicomte Charles TERLINDEN
Philippe van ISACKER

Comte Guy de POURTALÈS
Comte Gonzague de REYNOLD

* * *

Robert de VROYLANDE
Camille MELLOU
Omer ENGLEBERT
Léon SUENENS

Mgr Louis PICARD

Pour mieux connaître la Hongrie ⁽¹⁾

Chaque jour, à mesure que se prolonge et s'aggrave la grande crise qui menace de conduire l'Europe aux pires catastrophes, s'affirme davantage la nécessité d'un rapprochement entre tous les Etats non-belligérants, particulièrement entre ceux qui sont exposés à semblables périls.

A ce point de vue la Belgique et la Hongrie sont dans des situations à peu près similaires et l'extension des hostilités ferait courir les plus grands dangers à l'une et à l'autre.

Il est d'une portée capitale que les Puissances de moindre importance parviennent à s'entendre entre elles pour travailler en commun à l'édification d'une paix qui, par la réparation d'injustices anciennes et récentes, rétablira l'Europe sur les bases solides en respectant les droits essentiels de chacun.

C'est entre des Puissances qui, comme la Belgique et la Hongrie, n'ont aucune revendication à faire valoir à l'égard l'une de l'autre et qui communient dans un même idéal de civilisation chrétienne que pareils rapprochements sont les plus aisés à réaliser. Mais, pour développer l'amitié entre deux pays, il importe qu'ils se connaissent et que, se connaissant et s'appréciant mutuellement, ils puissent s'estimer et s'aimer davantage.

Or la Hongrie n'est pas connue en Belgique comme elle le mérite. Beaucoup d'idées fausses circulent à son sujet. Les uns, hantés par d'anciens souvenirs, ne parviennent pas à se débarrasser du vieux concept de la monarchie dualiste et considèrent encore la Hongrie comme un pays neuf récemment émancipé de l'Autriche, la mettant ainsi sur le même pied que les autres Etats successeurs artificiellement créés des dépouilles de l'empire des Habsbourg. D'autres, se basant sur le fait que l'allemand est la langue de grande diffusion dont se servent un certain

nombre de Hongrois, s'imaginent qu'ils parlent tous une sorte de dialecte allemand, et de là, vont jusqu'à conclure que leur culture est allemande, que leurs sympathies sont acquises à l'Allemagne et qu'ils gravitent dans la sphère d'influence germanique.

C'est au redressement de ces idées que nous consacrerons cette causerie, en nous efforçant de faire connaître à nos compatriotes le véritable visage de la Hongrie.

* * *

Une première question se pose relativement à l'origine de la race magyare qui vint, il y a plus de mille ans, s'insérer entre les populations slaves et germaniques dans le territoire qu'elle occupe encore et où elle a résisté à tous les efforts d'assimilation ou de domination tentés par des peuples aussi puissants que les Allemands et les Turcs.

Réponse y est donnée par les apports combinés de la paléontologie linguistique, ou étude des langages les plus anciens, et par l'archéologie funéraire, si admirablement présentée dans les salles du Musée National de Budapest. Car les civilisations équestres de l'époque des grandes migrations dans l'Est de l'Europe ne peuvent être étudiées que dans les tombes, seule station définitive de ces intrépides cavaliers errants, désireux d'emporter dans l'autre vie des témoins de leurs modestes richesses.

Pendant longtemps on a attaché trop d'importance aux textes des géographes musulmans (arabes ou persans) et des annalistes byzantins qui appelaient indifféremment les Hongrois des *υγγροι* ou des *τυρκοι*, donnant même la préférence à ce second vocable, ce qui a fait croire à beaucoup de gens que les Hongrois sont de race turque et descendent des Onogours, population turco-

(1) Conférence donnée dans la salle de l'Union Coloniale, à Bruxelles, sous les auspices des « Amitiés belgo-hongroises ».



bulgare. Les historiens byzantins, comme les empereurs Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète, tiraient à ce sujet leur conviction du fait que les Hongrois du IX^e siècle, qui furent les alliés de Byzance dans ses guerres contre les Bulgares, avaient la même organisation militaire, la même tactique, la même organisation sociale et la même organisation politique que les peuples turcs de la même époque. Cette organisation était du reste semblable à celle de l'empire hun (*hioung-nou*), ce qui a encore augmenté la confusion.

Les indications d'ordre linguistique sont ici en contradiction avec les textes des historiens, qui, du reste, ne remontent pas au delà du IX^e siècle, époque où les Hongrois étaient déjà arrivés au stade agricole ou au moins pastoral. Si le hongrois possède une couche de mots turco-bulgares, même une couche très ancienne, car elle remonte aux IV^e et V^e siècles de l'ère chrétienne, ce ne sont toutefois que des mots d'emprunt, pour la plupart des termes techniques relatifs à l'élevage, à l'agriculture et à une organisation sociale relativement développée. Le fond même de la langue hongroise est finno-ougrien; c'est ce qui explique la parenté existant entre le hongrois et la langue finlandaise. De là à conclure à une communauté de race il n'y a qu'un pas. Mais rien n'est plus dangereux que de se baser sur de simples indices, quelque séduisants qu'ils soient, car il y eut, dans les temps primitifs, dans les régions voisines de l'Oural et de la Caspienne, ce que les Américains appellent un *melting pot* de races et de peuples, dans lequel il est extrêmement difficile d'établir une clarté suffisante pour arriver à la sécurité scientifique. Il faut donc s'arrêter à l'hypothèse la plus probable, car, quoi qu'en disent certains auteurs, il est peu vraisemblable qu'un peuple qui ne serait pas de race finno-ougrienne ait abandonné sa langue primitive pour adopter en masse la langue d'une race étrangère.

C'est pourtant dans cette région de l'Oural et de la Volga qu'il faut chercher l'origine des Hongrois. Vers 576 ils tombent sous la souveraineté des Turcs d'Asie centrale c'est ce qui explique le terme *τυρκοι*, sous lequel les désignent les écrivains byzantins. Pour échapper à cette domination, une partie des Hongrois émigre vers l'Ouest et séjourne assez longtemps dans la région du Caucase pour emprunter à la langue alane divers mots caractéristiques conservés jusqu'aujourd'hui. Après s'être séparés des Onogours, restés sur les bords de la mer d'Azov, où ceux-ci devinrent les sujets de l'empire de langue turque des Kazars, les Hongrois se fixèrent sur les bords du Dnieper, d'où, sous la pression des Pétchénegues, autre population de race turque, ils se divisèrent en deux courants. L'un franchit les Carpathes, l'autre se glissa entre ces montagnes et le Danube et tous deux finirent par converger vers le territoire actuel de la Hongrie, où, en 896, ils se fixèrent définitivement sous le sceptre d'Arpad

* * *

La conquête de ces vastes plaines formant un bassin de forme elliptique, bordé d'une part par un circuit de montagnes fort élevées, les Carpathes, et limité d'autre part par le Danube, la Drave, le Raab et la Leitha, fut relativement facile. Depuis la chute de l'empire romain, qui en avait fait la Dacie et y avait apporté une civilisation dont les fouilles d'Acquincum, près de Budapest, ont révélé la splendeur, ces territoires n'avaient connu que des maîtres passagers dont aucun n'était parvenu, dans aucun domaine, à réaliser œuvre durable. Attila y avait fondé son éphémère empire et avait établi sa résidence sur les bords de la Tisza; puis étaient arrivés des Slaves, des Gépides, des Ostrogoths, des Lombards, et enfin des Avars, dernier flot asiatique, dont Charlemagne avait brisé la puissance. C'était

pour lutter contre les Slaves que l'empereur Arnulf de Carinthie avait fait appel aux Hongrois, dont l'avant-garde venait précisément de faire son apparition sur les cols des Carpathes. La population qui occupait les plaines était fort peu dense et sans organisation politique solide, les régions riches et fertiles de la Tisza furent occupées les premières et, en peu d'années, les Hongrois conquièrent tout le territoire historique de leur pays.

Malgré la fertilité du sol, qui ne tarda pas à convertir en pasteurs et en agriculteurs les guerriers, chasseurs et pêcheurs, qu'ils avaient été jusqu'alors, les Hongrois ne renoncèrent pas immédiatement aux incursions chez leurs voisins. Ils formèrent même la dernière vague des invasions vers l'Europe occidentale; pendant plus d'un demi-siècle ils poussèrent jusque dans nos régions leurs incursions dévastatrices, jusqu'au moment où Othon le Grand les eût défaits sur le Lech en 955 et les eût forcés à se fixer dans le territoire conquis par Arpad.

A partir de ce moment, les Hongrois, convertis au christianisme à la suite du mariage de leur grand chef Géza avec Adélaïde « la belle princesse » de Bavière, qui joua en Hongrie un rôle semblable à celui de Clotilde chez les Francs, devinrent un élément civilisateur et formèrent en quelque sorte l'avant-garde de la civilisation occidentale, avec saint Etienne qui, en l'an 1000, reçut du pape Sylvestre II le titre de « Roi apostolique ».

* * *

Nous ne voulons pas rappeler ici tous les fastes de la nation hongroise; il nous faudrait à cet effet plusieurs causeries plus longues que celle-ci. Il nous en a, jadis, fallu une rien que pour rappeler les relations qui, au cours des siècles, unirent la Belgique à la Hongrie.

Pendant longtemps ce pays fut une des grandes Puissances européennes. Il ne fit que croître sous la dynastie arpadienne. Celle-ci parvint, en 1241, à relever la Hongrie de l'invasion mongole, qui l'avait mise, comme le reste de l'Europe, à deux doigts de sa perte. La Hongrie affirmait ainsi son rôle traditionnel de gardienne de la civilisation contre la barbarie asiatique. Lorsque, en 1302, le dernier représentant de la glorieuse lignée d'Arpad, André III, eût été dépouillé par les d'Anjou de Naples, qui basaient leurs prétentions sur le mariage de Marie, sœur de Ladislas III et fille d'Etienne V, avec le Capétien Charles II, roi des Deux-Siciles, la Hongrie connut une splendeur plus grande encore.

Sous cette dynastie des Capétiens hongrois, avec Charles-Robert et Louis I^{er} le Grand, la Hongrie atteint l'apogée de sa puissance. Les victoires de Louis le Grand, qui règne de 1342 à 1382, sa fermeté et l'envergure de sa politique portent ce pays au premier rang des Puissances européennes. Son royaume englobait la Bulgarie, la Roumanie, la Grande et la Petite Pologne, la Galicie, la Podolie, la Volhynie et la Serbie. En même temps l'Italie presque entière était soumise à son influence. Venise, la fière république des Lagunes, dut s'humilier devant lui: non seulement elle lui abandonna les villes de Dalmatie, indispensables pour assurer à la Hongrie un débouché à la mer, mais elle s'engagea même à lui payer un tribut annuel. La plupart des autres Etats italiens sont réduits à une demi-vassalité. A Naples, la fameuse reine Jeanne, soupçonnée d'avoir fait assassiner son mari André de Hongrie, frère de Louis I^{er}, est détrônée et ainsi l'autorité hongroise s'étend de la Baltique au Phare de Messine.

Louis le Grand devenait ainsi l'arbitre de la politique européenne, d'autant plus qu'une habile politique matrimoniale l'avait uni aux plus puissantes maisons souveraines: une de ses filles est fiancée au second fils du roi de France Charles V;

l'autre épousera le fils de l'empereur Charles IV, Sigismond de Luxembourg.

Cette grande politique, ces unions de familles, le caractère cosmopolite de la Cour de Hongrie, où affluent une nombreuse noblesse italienne et française ainsi que des artistes, des juristes et des lettrés, rattachent davantage encore le pays à la vie occidentale et en font de plus en plus l'avant-garde de la civilisation européenne.

* * *

Malheureusement, dès la mort de Louis le Grand, la Hongrie devient la proie des luttes et des compétitions. Sigismond de Luxembourg, déjà roi de Bohême et, à partir de 1410, empereur d'Allemagne, introduit en Hongrie l'influence étrangère et n'a pas l'énergie nécessaire pour renforcer le pouvoir royal. L'éligibilité au trône reste un grand élément de faiblesse, les intrigues et les compétitions engendrent de perpétuels désordres et les règnes d'Albert d'Autriche (1437-1439) et de Ladislas IV (1442-1444) sont aussi troublés qu'ils sont courts.

Cet affaiblissement de la puissance hongroise était d'autant plus regrettable que, sur ces entrefaites, la Hongrie était devenue le bastion avancé de la civilisation chrétienne contre le péril turc. Dès la fin du XIV^e siècle, les Osmanlis avaient pénétré en Europe et, remontant la voie naturelle constituée par le cours du Danube, se heurtaient à la vaillance du peuple hongrois. Le roi Sigismond de Luxembourg, à la tête d'une grande armée européenne, était battu par les Turcs à Nicopoli en 1396 et le roi Ladislas IV tombait glorieusement dans la terrible bataille de Varna, en 1444.

Sous le règne du faible Ladislas V d'Autriche, dit le Posthume (1444-1457), un grand seigneur hongrois, originaire de la Transylvanie, Jean Hunyadi, prend la régence du royaume et devient le grand héros chrétien de son époque. Il galvanise toutes les forces de résistance de la nation, l'anime d'un véritable esprit de croisade, bat les Turcs dans plusieurs rencontres et meurt en plein triomphe après avoir, en 1456, arraché Belgrade à l'étreinte de Mohammed II.

Cette lutte héroïque se poursuit sous le règne de Mathias Corvin, surnommé « le Fléau des Turcs », fils de Jean Hunyadi. Il n'avait que quinze ans lorsque les Hongrois lui offrirent la couronne en reconnaissance de l'héroïsme de son père.

La précoce maturité et la prodigieuse bravoure du jeune roi allaient donner à la Hongrie, de 1458 à 1490, une seconde période de splendeur dans tous les domaines. La paix qu'il assure à son peuple par les succès de ses armes, il va l'utiliser pour porter son royaume au premier rang de la civilisation et de la prospérité.

Aucun souverain n'a mieux que lui incarné toutes les qualités et aussi les défauts de sa race. Dur, impérieux, violent même, il resta, comme l'écrit Ernest Denis, toujours l'idole de la nation ; elle semblait se reconnaître en lui, avec sa fougue, son éloquence, sa vivacité et sa finesse d'esprit, son orgueil aussi et son dédain des ménagements. Il était aussi sage au conseil que vaillant sur le champ de bataille. Fort instruit et fin lettré, il unissait à une rare connaissance des hommes une extraordinaire puissance de travail.

Féru d'érudition, il encouragea l'humanisme et fit de la Hongrie un des domaines d'élection de la première Renaissance. A partir de 1476 surtout, après son mariage avec Béatrice, fille du roi Ferdinand de Naples, sa Cour devint le rendez-vous des plus beaux esprits de l'Italie, philosophes, érudits, poètes et prosateurs. Le plus célèbre d'entre eux, Antonio Bonfini d'Ascoli, écrivit dans un latin élégant une première histoire de Hongrie, qui resta longtemps classique. Le chancelier du roi Jean Vitó, qui joignait à des talents politiques supérieurs une rare érudition

et le goût très vif des sciences, recrutait, sur l'ordre du roi, dans tous les pays, les professeurs les plus remarquables pour l'Université que le souverain fondait en 1470 à Pózsony (Presbourg).

La bibliothèque royale était parmi les plus réputées de l'Europe par le nombre, la valeur et le caractère artistique de ses manuscrits. L'un de ses joyaux les plus précieux, le livre de messe enluminé par le célèbre artiste florentin Marco Attavante, actuellement conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles, jouit d'une réputation telle que, depuis le XVI^e siècle jusqu'à la fin de l'ancien régime, il servit à la prestation de serment de tous les souverains et de tous les gouverneurs généraux des provinces belges.

Mathias, véritable mécène, protégeait les lettres et les arts sous toutes les formes ; ses châteaux royaux, ornés de statues et de tableaux par les maîtres les plus en renom, regorgeaient de merveilles.

Mais ce n'était pas seulement des artistes et des lettrés que ce monarque éclairé faisait venir des pays occidentaux et d'Italie, il appelait aussi en Hongrie des ouvriers et des agriculteurs qui apportaient avec eux des procédés de culture plus rationnels et des industries nouvelles.

L'armée permanente, organisée à l'exemple de celles des souverains occidentaux et spécialement des fameuses « bandes d'ordonnance » de nos ducs de Bourgogne, permettait au roi de contenir la turbulence de la noblesse et d'assurer au pays une sécurité complète. Le commerce, facilité par la grande voie fluviale du Danube et par le courant terrestre entre le Nord-Est de l'Europe et l'Adriatique, avait atteint une prospérité plus grande encore qu'au temps de Louis le Grand ; une industrie nationale se développait à un rythme rapide ; l'économie urbaine s'organisait et le peuple s'habitua à respecter dans le roi le défenseur du droit et de la paix publique.

Le prestige de la Hongrie n'était pas moindre à l'étranger. Maître, à la seule exception près de la Bohême, de tous les territoires qui constituaient en 1914 la monarchie austro-hongroise, en relations cordiales avec toutes les Puissances occidentales, il était capable de tenir tête à la fois au germanisme et à l'Islam et l'orgueilleuse épithète qu'il s'était composée lui-même n'était pas une manifestation de simple vanité :

« L'Autriche vaincue atteste ma force. J'étais la terreur du monde. L'Empereur des Allemands et l'Empereur des Turcs ont tremblé devant mon glaive. Seule la mort a pu venir à bout de moi. »

Plus que tout autre c'est ce souverain éminemment national qui contribua à forger l'âme hongroise et à lui permettre de survivre à des épreuves qui eussent rayé du rang des nations un peuple moins solide.

* * *

En effet, la mort de Mathias Corvin, survenue en 1490, allait ouvrir pour la Hongrie une ère de décadence, suivie d'une période d'écrasement. Un roi étranger, Vladislas Jagellon, laissa tomber le pays dans l'anarchie oligarchique, en dépit des efforts de la diète, représentant l'esprit national, et du légiste Etienne Verböczy, qui allait donner au patriotisme hongrois une armature juridique, comme Mathias Corvin lui avait donné une armature guerrière. Les idées de Verböczy triomphèrent à la diète de 1514 dans le fameux *Decretum tripartitum*, qui donnait à la Hongrie une véritable Constitution, basée sur l'équilibre des pouvoirs entre le roi, la noblesse et le peuple.

Malheureusement, cette réforme, qui devait laisser une si profonde impression dans l'âme hongroise en lui assignant un idéal d'organisation politique, arrivait à un mauvais moment. A l'anarchie intérieure qui marqua le règne du fils débile de

Vladislav, le malheureux Louis II, «né trop tôt, marié trop tôt, roi trop tôt, mort trop tôt», se joignaient les intrigues autrichiennes et la menace du cimetière.

Le 23 avril 1526, Soliman le Magnifique, «le sultan fortuné», pénétrait en Hongrie à la tête de cent mille hommes avec trois cents bouches à feu. L'Europe avait abandonné le malheureux pays qui luttait pour elle. Le jeune roi Louis, avec l'archevêque Tótori et toute l'élite de la Hongrie chevaleresque, attendit le choc dans la plaine marécageuse de Mohács. La bataille s'engagea le 28 août 1526. Les Hongrois luttèrent un contre quatre; ils purent croire un moment à la victoire. Les meilleures troupes turques étaient enfoncées et le vaillant Márczali, à la tête de trente-quatre chevaliers, qui avaient tous juré de prendre le sultan ou de périr, s'était fait jour jusqu'à Soliman. Celui-ci eut plusieurs de ses gardes tués autour de lui et ne dut la vie qu'à son armure de Damas, contre laquelle s'émoissaient les épées et les lances. La cavalerie hongroise suivant cette poignée de héros s'était engouffrée au cœur de l'armée turque, lorsqu'elle se heurta aux batteries dont les canons, enchaînés les uns aux autres et défendus par de nombreux arquebusiers, formaient une barrière infranchissable. Arrêtés à dix pas par une série de décharges foudroyantes, les assaillants sont pris en flanc par les réserves turques, par la fameuse infanterie des Janissaires. Partout les Hongrois sont rompus et massacrés; le roi Louis, en s'efforçant de couvrir la retraite, s'enlise dans un marais. La plupart des hauts dignitaires et des évêques étaient aussi tombés dans la lutte. Jamais on n'avait vu pareil désastre, jamais une seule bataille n'avait été aussi funeste à un pays; pendant trois siècles le peuple ne se lassa de pleurer sur «le cimetière de la nation»,

* * *

Écoutons les échos de cette muse populaire, car rien ne peut mieux faire vibrer devant nous l'âme hongroise :

*Mohács! Mohács! vieille plaine couverte de sang,
Quand je pense à toi, je pleure des larmes de rage...
Noble patrie, jadis rempart de l'Europe,
Dix royaumes s'inclinaient devant tes armes.
Devant toi tremblait le païen; le chrétien espérait en toi.
A peine brillait ton glaive, la victoire était remportée.*

*Hélas! malheur! Louis, Louis, où es-tu, charmant jeune roi?
Étoile des Magyars, rameau de fleurs orné, avec ta figure si douce
Toi dont la vie était si délicate, où es-tu? [et si royale,*

*Je te salue en soupirant, Mohács, plaine funèbre
Rougie du sang de nos héros, cimetière de notre grande nation...
Là, se trouve Louis, notre malheureux roi, de funèbre mémoire,
Sous le poids de son coursier couvert d'airain.
C'est en vain qu'il étend ses mains, nul n'est là pour le retenir;
L'abîme s'entr'ouvre, l'or de sa riche armure se ternit,
Son corps écrasé est recouvert d'écume et de fange.*

*C'est ainsi que tu as succombé, jeune aigle royal!
Avec ton trépas le soleil du ciel hongrois s'est couché pour longtemps,
Tu étais jeune, tu ne connaissais pas l'abîme,
Que ta poussière repose en paix!*

*Seigneurs du royaume; grands barons, héros, maîtres et serviteurs,
Toutes vos joies ont été enfermées dans une tombe!
Cesse, musique retentissante; reste en repos, résonnante cithare!
Joyeuses vallées, forêts vertes, plaines fertiles, affligez-vous.
Braves d'élite, vous vous êtes levés en ce jour de deuil,*

*Vous êtes allés à la mort. Les collines de Mohács vous accablent.
Elles couvrent vos os.*

Florissantes filles et femmes des Magyars, faites entendre d'unanimes lamentations,

*Avec une couronne de roses flétries, pleurez tristement vos morts,
[en robes de deuil.*

*Païen! Turc! race maudite de Dieu, cruel sauvage, nourri du lait
[des tigresses,*

*N'avoir pas épargné une si belle et si noble troupe, crois-tu que ce
[soit la gloire?*

Le jour du malheur t'arrivera aussi..., notre âme nous le prophétise!

* * *

Cependant, tandis que Soliman continuait sa marche victorieuse et plantait, en 1541, le croissant sur les églises de Bude et qu'il enlevait les trésors d'art de la bibliothèque de Mathias Corvin, les factions se disputaient la succession du malheureux roi Louis. La diète de Tokay proclamait roi le candidat national Jean de Zápolya, tandis que la diète de Presbourg, influencée par l'Autriche, donnait la couronne à Ferdinand de Habsbourg. Mais au milieu de ces intrigues et de ces luttes de parti, l'esprit national restait vivace; les paysans luttèrent contre la progression des armées turques avec un héroïsme dont Michel Dóbozy, meurtrier de sa femme pour la soustraire à une captivité déshonorante dans le harem d'un pacha, est demeuré le type populaire.

Même alors que la Hongrie était divisée en trois tronçons: la Hongrie centrale, soumise aux Turcs; la Hongrie occidentale, qui formait le royaume de Ferdinand d'Autriche, et la Hongrie orientale ou Transylvanie, seule relativement heureuse et indépendante, les traditions nationales se maintinrent intactes.

Pourtant l'expulsion des Turcs au cours des campagnes victorieuses des armées impériales, marquées par la reprise de Bude en 1686 et par les succès du prince Eugène qui, dans le premier tiers du XVIII^e siècle, rejetait les Ottomans au delà du Danube, n'apporta pas la liberté aux Hongrois. Les Empereurs considérèrent les territoires repris sur l'Islam comme des territoires conquis et y pratiquèrent, à plusieurs reprises, une politique d'absolutisme et de centralisation incompatible avec la vieille Constitution hongroise.

Les Hongrois restèrent cependant fidèles à la couronne et c'est au nom de celle-ci qu'oubliant tous leurs griefs, en 1740, lors de la guerre de la succession d'Autriche, ils prirent le parti de la fille de Charles VI au cri de *Mourons pour notre Roi Marie-Thérèse!* On sait que ce geste sauva la monarchie autrichienne.

Joseph II l'oublia cependant lorsqu'il voulut soumettre à son despotisme «éclairé» ce qui restait des libertés hongroises. Il provoqua une insurrection qui rappelle à beaucoup de points de vue celle qui éclata chez nous pour de semblables raisons contre le même souverain.

De même Metternich oublia, après 1815, les services rendus à la monarchie par les soldats hongrois, dont tant de milliers avaient arrosé de leur sang les champs de bataille des grandes guerres contre la Révolution et l'Empire. La Hongrie, transformée en simple province autrichienne, fut soumise à un régime compressif et centralisateur qui devait aboutir à la révolution hongroise de 1848 et à la proclamation avec Louis Kossuth, d'une indépendance qui, pour éphémère qu'elle fut, n'en affirma pas moins à la face de l'Europe l'extraordinaire vitalité de l'âme hongroise.

Comme on le sait, il fallut attendre les défaites de l'Autriche en Italie en 1859 et en Bohême en 1866 pour faire comprendre à François-Joseph que le régime unitaire avait fait son temps. Aux raisons d'ordre politique se joignit l'influence de la belle et noble impératrice Elisabeth, cette grande amie et protectrice

de la Hongrie, pour faire triompher avec le grand patriote François Deák, le principe de la monarchie dualiste et pour transformer en une union purement personnelle le lien qui unissait la couronne de saint Etienne à la couronne impériale d'Autriche.

* * *

Comment peut-on expliquer qu'au travers de tant de vicissitudes et de si longues épreuves l'esprit national hongrois soit resté vivace, au point que, dès que la liberté lui eût été rendue, il put réaliser des prodiges.

Nous en trouvons une première explication dans le caractère hongrois lui-même. Il n'en est pas de plus énergique, de plus fier ni de plus chevaleresque. C'est cette fierté qui a fait dire par des historiens de formation et d'esprit germaniques que « le Hongrois est un éternel révolté ». Mais il ne faut pas perdre de vue que cette passion révolutionnaire avait pour base l'amour de la justice et le respect des lois, tandis que l'esprit chevaleresque poussait les Hongrois à défendre le faible contre le fort.

C'est ainsi que les Hongrois qui avaient, au temps de Rákóczi, violemment réagi contre la domination autrichienne, prirent, moins de quarante ans plus tard, en dépit d'un pesant absolutisme, le parti de Marie-Thérèse, parce que leur esprit de justice était outré par la façon dont avait agi Frédéric le Grand qui avait enlevé la Silésie par un injustifiable coup de force. De même, en 1809, le peuple hongrois refusa l'occasion, offerte par les victoires de Napoléon, de se libérer du joug autrichien, parce qu'il estimait que dans la guerre européenne le bon droit était du côté de la politique défensive de l'empereur François contre les prétentions de son antagoniste à la domination universelle.

C'est ce caractère fier et indépendant qui a également empêché le peuple hongrois de se laisser conquérir par l'esprit germanique, pas plus que par celui de l'Orient. Entre le germanisme et l'Islam, puis entre le germanisme et le slavisme, il est toujours demeuré lui-même. Certes, la Hongrie est toujours restée à l'avant-garde de la civilisation chrétienne occidentale, mais elle a su adapter celle-ci à sa puissante originalité et à son caractère propre.

* * *

Une autre explication de la survivance de la nationalité hongroise réside dans la puissance du facteur religieux.

Depuis le temps de saint Etienne, la Hongrie resta bien un royaume apostolique. Ce fut une victoire pour l'Eglise romaine et pour toute la chrétienté d'avoir ainsi gagné dans le bassin des Carpathes un rempart contre l'orthodoxie byzantine et contre le paganisme asiatique, rempart qui devait servir plus tard à arrêter le flot des invasions turques, assez longtemps pour permettre à la résistance de s'organiser. Il est hors de doute que, sans le temps précieux ainsi gagné par le martyr de la Hongrie, Charles-Quint n'eût pas réussi à défendre victorieusement Vienne en 1532 et à faire de la Hongrie occidentale le boulevard de la chrétienté.

C'est ce martyr qui trempa l'âme hongroise et l'aida à surmonter le régime particulièrement rigoureux et déprimant de la domination turque, sans rien perdre de sa foi et de sa confiance dans l'avenir.

Il est curieux de constater que la religion protestante, à laquelle appartient environ 25 % de la population hongroise, contribua également à maintenir l'esprit national en Hongrie. A l'époque où l'union intime entre l'Eglise et l'Etat faisait que la religion du prince devait être celle de ses sujets, l'hétérodoxie devenait une forme d'opposition. C'est ainsi que lorsque, à la mort de

l'infortuné Louis II, le trône fut disputé entre Ferdinand de Habsbourg et Jean de Zápolya, candidat national, celui-ci embrassa le protestantisme et la Transylvanie, restée indépendante des Autrichiens comme des Turcs, devint, par raison politique, la terre d'élection du protestantisme hongrois. Lorsque les empereurs Mathias et Ferdinand II se firent, en Hongrie comme en Allemagne, les champions de la Contre-Réforme, la lutte pour la liberté de la nation et la défense du protestantisme devinrent cause commune et tous les champions qui, au cours du XVII^e siècle, luttèrent contre l'Autriche pour l'indépendance de la Hongrie : Etienne Bocskay, Gábor Béthlen, les deux Rákóczi, furent protestants, en quelque sorte par raison d'Etat.

Ainsi, tandis que le catholicisme maintenait l'esprit national hongrois contre la domination turque, le protestantisme le maintenait contre la germanisation autrichienne.

* * *

Le rôle du protestantisme fut à ce point de vue d'autant plus important que, par la traduction des Livres saints et par la célébration du culte en langue vulgaire, il augmenta le prestige de la langue hongroise. La vitalité de celle-ci contribua puissamment au maintien de l'esprit national. S'il est inexact de dire, et notre peuple en est la démonstration trappante, que *de taal is gansch het volk*, que c'est la langue qui fait le peuple, il n'en est pas moins vrai qu'elle joue un rôle considérable dans l'existence d'une nation, en lui gardant l'esprit dont elle est le moyen d'expression.

Ce fut un bonheur pour la Hongrie de posséder une langue absolument distincte de celles de tous les peuples voisins, ce qui eut pour résultat que, de toutes les langues connues, c'est peut-être le hongrois qui a le moins évolué depuis ses origines.

Cette langue ouralo-altaïque, du rameau finno-ougrien, n'ayant d'autre parente en Europe que le finlandais, est une langue riche, harmonieuse, spécialement apte à la versification. Les anciens Magyars avaient leurs bardes et leurs chanteurs, qui, jusqu'au début des temps modernes, entretenirent dans le peuple le culte des vieilles traditions nationales.

Si la littérature officielle tourna au latinisme sous l'influence du clergé catholique, puis plus tard de la Renaissance, la langue magyare revint en honneur à l'époque des lettres religieuses. Comme nous l'avons dit, le hongrois devint la langue de diffusion de la Réforme et, pour combattre celle-ci, les catholiques durent se servir, eux aussi, de la langue populaire et lui donner une place d'honneur. C'est ainsi que Pierre Pázmány (1573-1637), archevêque-primat d'Esztergom, apôtre de la Contre-Réforme en Hongrie, est considéré comme le fondateur de la prose hongroise.

Le splendide développement de la littérature hongroise à l'époque contemporaine, sujet qui demanderait à lui seul toute une conférence, contribua puissamment à encourager et à faire triompher la cause nationale au XIX^e siècle.

* * *

A ces diverses raisons, qui maintinrent ainsi intacte, pendant des siècles d'épreuve, la vitalité de l'esprit national hongrois, il faut en joindre une spécialement caractéristique de la Hongrie, c'est la mystique de la « sainte Couronne ».

Cette couronne que, vers l'an 1000, le pape Sylvestre II donna à saint Etienne, en même temps qu'il lui conférait le titre de Roi apostolique, est non seulement le plus ancien insigne de souverain dont il soit encore fait usage aujourd'hui, mais constitue également un symbole, unissant l'Occident chrétien à la Hongrie.

Autour de ce symbole s'est cristallisée une théorie qui lui a donné un rôle créateur dans l'histoire hongroise, théorie d'après laquelle la nation transmet de son plein gré le pouvoir suprême à la couronne qui, en devenant ainsi l'unique source légitime de toute autorité, — y compris même de l'autorité royale, — fonde un équilibre entre le Pô et son peuple.

C'est donc dans cette « sainte couronne » que réside symboliquement l'autorité royale, le souverain n'étant que le dépositaire de celle-ci. Ainsi le Hongrois a pu se révolter contre la personne de son roi, il n'a jamais souffert que la couronne royale, « la sainte Couronne hongroise », fût déposée.

C'est ainsi que lorsque Joseph II dans sa manie centralisatrice eut emporté la « sainte Couronne » à Vienne, pour en faire, dans la *Schatzkammer* impériale, un simple objet de collection, les Hongrois se considèrent comme déliés du lien d'obédience à l'égard de ce monarque, auquel ils donnèrent le surnom caractéristique de « roi au chapeau ». Le conflit devint extrêmement grave et il fallut qu'après la diète de Pózsony en 1790, Léopold II rétablît la Constitution et renvoyât en Hongrie la « sainte Couronne ».

Cette mystique a soutenu la Hongrie au travers des pires catastrophes : il y a pu y avoir des périodes d'interrègne, d'anarchie et de domination étrangère, où il n'y avait pas de roi, mais la « sainte Couronne » subsistait toujours. C'est ainsi que, chose que les étrangers ont peine à comprendre, au lendemain des événements de 1918, la Hongrie n'est pas devenue une république, mais est restée un royaume, sans qu'il fût nécessaire qu'elle eût un roi. La restauration pourrait se faire immédiatement, sans changement à sa Constitution.

* * *

Au lendemain de l'écrasement de la néfaste dictature prolétarienne de Béla Kun (21 mars au 31 juillet 1919) et du redressement opéré par l'armée nationale de l'amiral Micklós Horthy, la Hongrie, qui avait cependant prouvé ainsi combien elle était encore saine et forte, fut abominablement sacrifiée à des considérations partisans par le Traité de Trianon.

Ce traité, élaboré non par des diplomates, mais par des politiciens, aussi ignorants de l'histoire et de la géographie que des nécessités de la vie politique et économique internationale, est devenu la source des plus grandes difficultés.

En dépeçant la monarchie millénaire de saint Etienne, on a empêché la Hongrie de jouer dans l'Europe centrale, entre le germanisme, de plus en plus agissant sous la forme du national-socialisme, et la barbarie orientale, ressuscitée par le bolchevisme, un rôle semblable à celui que joue la Belgique entre le germanisme et les Puissances occidentales, et de former un appoint décisif dans une politique d'équilibre, seule formule compatible avec une paix solide.

De même, le morcellement de la monarchie dualiste, en détruisant l'admirable unité économique du bassin danubien, a poussé les « Etats successeurs » vers une politique d'hyperprotectionnisme et a condamné au marasme une des régions les plus riches du monde.

Il faut ajouter que, comme l'a démontré M. Robert Gower, membre de la Chambre des Communes, le Traité de Trianon, loin de régler le problème des minorités ethniques selon l'esprit du Président Wilson, n'a fait que compliquer la situation en créant dans chaque pays des éléments de fermentation incompatibles avec le maintien de l'ordre et de la paix.

Or la Hongrie est pacifique; elle ne demande qu'à être mise à même de reprendre son rôle traditionnel de barrière de l'Occident contre la barbarie orientale. Tous les milieux dirigeants

hongrois sont d'accord pour considérer la Russie bolcheviste comme le plus grave danger qui ait menacé leur pays depuis les invasions turques.

Au cas d'une poussée russe vers le Danube, la Hongrie ne voudrait pas subir un sort semblable à celui des Etats baltes. Elle veut se défendre énergiquement et l'on a déjà parlé d'une ligne Horthy pour arrêter le péril bolchevique. Mais pour que cette ligne soit efficace, il importe qu'elle ne puisse être tournée. Il faut donc donner à la Hongrie la barrière naturelle des Carpathes et lui restituer la province qui, jadis, entre la poussée germanique et la poussée turque, conserva intacte la vitalité hongroise.

Ce que l'on a appelé le « revisionnisme » hongrois n'a rien de subversif. Il s'appuie non seulement sur le bon droit de la Hongrie, mais aussi sur l'intérêt même de l'Europe. On sait ce que coûte en ce moment au monde civilisé la non-application à une autre région de l'Europe du principe formulé à l'article 19 du Pacte de la Société des Nations :

« L'assemblée peut inviter les membres de la Société à procéder à un nouvel examen des traités devenus inapplicables, ainsi que des situations internationales dont le maintien pourrait mettre en péril la paix du monde. »

Espérons que pareille faute ne sera pas renouvelée dans le bassin danubien. Une révision juste et équitable des clauses de Trianon est indispensable pour y ramener l'ordre et la paix. Il faut que, dans cette région, se forme une entente de nations animées du même idéal de justice et prêtes à collaborer, avec tous les pays neutres ou non-belligérants, afin de faire reflourir, avec une paix « juste et durable », l'activité économique.

Le resserrement de l'amitié entre la Belgique et la Hongrie pourra devenir un élément de cette grande entente entre les neutres que, dans un récent article de la *Revue économique internationale*, appelait de tous ses vœux le professeur Hantós, de l'Université de Budapest, ancien secrétaire d'Etat en Hongrie :

« Dans cette guerre, les petits Etats l'emportent sur les grands, non seulement par le nombre, mais aussi par le froid discernement, par le jugement que ne trouble pas la passion. Moins que jamais ils ont lieu de douter de leur raison d'être; leur mission est d'intervenir en conciliateurs, en médiateurs, en honnêtes courtiers entre les parties adverses. Grâce à la prise de position réfléchie des petits Etats neutres, on a réussi jusqu'à présent à ériger au Nord et au Sud de larges zones à l'abri des combats. La communauté d'intérêts conduira vers ces centres de quiétude organisée un nombre d'Etats toujours croissant et le poids total de nombreux petits Etats fera triompher la volonté de la « troisième Europe. »

Nous dépassons ici le cadre de l'amitié belgo-hongroise, mais celle-ci, se combinant à des amitiés avec d'autres pays, notamment avec ceux du groupe d'Oslo, contribuera à créer cette atmosphère de justice et de cordialité sans laquelle il est impossible que la paix se rétablisse dans le monde. Pour assurer le triomphe de cette paix, la Belgique et la Hongrie ont, chacune de son côté, un rôle considérable à remplir et leur amitié ne peut que rendre plus effective leur action bienfaisante.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Notre balance commerciale en 1939

Les statistiques commerciales pour 1939 ne sont pas encore complètes, c'est ainsi que pour le mois de décembre nous ne possédons toujours que des chiffres globaux. Depuis septembre dernier, le *Bulletin mensuel du commerce extérieur* paraît avec un mois de retard supplémentaire, ce qui est bien fâcheux. Il est toutefois possible, avec les renseignements dont nous disposons, d'émettre un jugement sur l'évolution du commerce extérieur de la Belgique pendant l'année 1939.

La balance commerciale belge en 1939 présente un caractère tout à fait exceptionnel. Chaque tiers d'année offre une perspective différente, ce qui ressort d'ailleurs immédiatement de la comparaison des importations et des exportations. Voici les chiffres en millions de francs :

	Importations.	Exportations.
Janvier-avril.	7.672	7.147
Mai-août.	7.220	7.981
Septembre-décembre	5.004	6.643
TOTAUX.	19.896	21.771

Les premiers quatre mois de l'année se clôturent donc par une balance déficitaire — ce qui est normal chez nous; par contre, de mai à août, l'exportation dépassa nettement l'importation; et ce caractère favorable de la balance commerciale devint plus prononcé encore après la déclaration de guerre du 1^{er} septembre.

Dans l'ensemble de l'année, l'exportation dépassa d'environ 10 % l'importation. Et voilà qui, dans l'histoire économique de la Belgique, constitue une telle exception à une règle bien établie, qu'on ne trouve pas un seul précédent d'une balance commerciale annuelle favorable, depuis que la Belgique est devenue avant tout un pays de grande industrie.

Je me rappelle, lors de la discussion de mon budget des Affaires économiques à la Chambre, le 3 mars 1937, avoir cité toutes les balances commerciales de la Belgique depuis 1881. Il n'y en eut pas une qui ne fût déficitaire.

Remarquons ici que le caractère exceptionnel de notre commerce extérieur en 1939 n'est pas uniquement le résultat de la guerre qui, naturellement, surtout pendant les premières semaines après le 1^{er} septembre, compliqua et rendit difficile le ravitaillement de la Belgique. Déjà à fin août, en effet, il y avait un solde favorable de quelques 236 millions.

Et la question se pose : faut-il se réjouir de ce qu'au début d'une guerre qui influencera profondément la situation économique de l'Europe, la Belgique, pour la première fois depuis une génération, ait exporté plus qu'elle n'a importé?

Certes, ce cours exceptionnel de nos relations commerciales avec l'étranger nous procure une réserve de devises, ce qui, en des temps comme les nôtres, n'est pas du tout à dédaigner. Mais une balance commerciale trop favorable a aussi son revers, et c'est sur lui que ces lignes voudraient attirer l'attention.

* * *

Comme nous l'avons vu, le « retournement » a commencé après le 1^{er} mai. Comparons les quatre mois précédant la guerre en 1939 avec les mois correspondants de 1938. Les chiffres sont exprimés en millions de francs :

	Importations.		Exportations.	
	1938	1939	1938	1939
Mai.	1.921	1.841	1.722	2.019
Juin.	1.905	1.809	1.647	2.060
Juillet.	1.732	1.645	1.607	1.869
Août	1.914	1.825	1.714	2.033
TOTAUX	7.472	7.120	6.690	7.981

La comparaison entre 1938 et 1939 montre que, non seulement dans l'ensemble, mais encore pour chaque mois, en 1938, l'importation dépassait l'exportation et, au contraire, en 1939, l'exportation dépassait l'importation. Remarquons aussi qu'en 1939, régulièrement, chaque mois, le montant des exportations était supérieur à celui de 1938, mais aussi que le montant des importations fut inférieur à celui de l'année précédente.

Le solde favorable de la balance commerciale des quatre mois qui, en 1939, précédèrent la guerre est donc dû à une double cause : l'exportation s'accrut tandis que l'importation diminua.

On ne peut que se réjouir de l'augmentation non négligeable de notre exportation de mai à août 1939. D'autant plus que cet accroissement intéresse surtout l'exportation de produits fabriqués. On sait qu'après le printemps de 1939, le commerce mondial était entré dans une conjoncture meilleure. La Belgique connut, elle aussi, cette amélioration. Et si toutes nos industries exportatrices n'ont pas augmenté leurs exportations, il reste toutefois que les principales de nos industries de base — en particulier le textile et la métallurgie — virent accroître sensiblement leur production pour l'étranger.

En poids comme en valeur, de mai à août derniers, l'exportation belge s'est accrue. Par contre, nous l'avons vu, l'importation baissa, à tout le moins en valeur. Et en poids? Il importe surtout d'examiner ici si la contraction des importations affecta le ravitaillement du pays.

Pour ce qui est des produits alimentaires, l'analyse des statistiques montre que, si la valeur de ces importations en 1939 est moindre qu'en 1938, il n'y eut aucune diminution de tonnage. Au contraire, de mai à août 1939, nous avons importé plus de produits alimentaires qu'en 1938, mais à des prix tombés exceptionnellement bas. Rappelons-nous à quel point, entre autres, les prix des céréales étaient déprimés, immédiatement avant la guerre. La baisse du chiffre des importations, pendant les mois précédant la déclaration de guerre, ne doit donc pas nous inquiéter en ce qui concerne les produits alimentaires. En tonnage, l'importation a plutôt augmenté. Le pays a fort bien entretenu ses stocks.

* * *

Les conclusions quant à notre ravitaillement en matières premières sont moins satisfaisantes. Ici nous constatons, non seulement une diminution des valeurs, mais aussi une chute assez marquée du tonnage. Alors que de nombreuses industries se sont mises à exporter davantage, elles n'ont remplacé qu'insuffisamment leurs approvisionnements en matières premières. Elles se sont mises à vivre de leurs réserves. Les prix de ces matières premières, même après le 1^{er} mai 1939 et malgré l'amélioration de la conjoncture, ne présentaient encore aucune tendance ferme à la hausse. Et comme il arrive invariablement en pareilles circonstances, l'industrie avait toujours remis à plus tard un

renouvellement de ses approvisionnements en matières premières. C'est surtout sur ce terrain que l'on ressentirait, après le 1^{er} septembre, les suites défavorables de la balance commerciale trop avantageuse des mois précédant immédiatement la guerre.

En résumé : quand, le 1^{er} septembre dernier, la Belgique se trouva placée devant les difficultés économiques d'une nouvelle guerre européenne, et que le problème du ravitaillement du pays donna soudain les plus graves soucis au gouvernement, il apparut bien vite qu'en général la Belgique était normalement pourvue de produits alimentaires, mais que les stocks de matières premières étaient descendus au-dessous du niveau requis pour pouvoir envisager l'avenir sans trop d'inquiétude. Les achats désordonnés de produits alimentaires fin août et début de septembre n'ont provoqué qu'un embarras très momentané dans le ravitaillement du pays. Après six mois de guerre, il n'a pas encore été nécessaire de rationner les Belges. Par contre, le gouvernement a dû prendre des mesures assez importantes pour régler notre approvisionnement en matières premières.

* * *

Poursuivons l'examen de notre balance commerciale depuis le 1^{er} septembre. En millions de francs, la situation se présente comme suit :

	Importations.	Exportations.
Septembre	939	1.469
Octobre	1.151	1.607
Novembre	1.472	1.672
Décembre	1.442	1.895

Pour ces quatre mois, les importations sont inférieures de 1.600 millions aux exportations. Septembre excepté, la Belgique, depuis le début de la guerre, a exporté pour autant de millions que pendant les mois « faibles » de la paix. Résultat à coup sûr satisfaisant. Par contre, l'importation se contracta beaucoup, mais les mois de novembre et de décembre marquent un progrès très net sur septembre et octobre.

Quels sont les points faibles de notre importation ? La politique de neutralité ne dure pas depuis assez longtemps pour autoriser un jugement définitif, d'autant plus que nous ne disposons de statistiques détaillées que pour les mois de septembre, octobre et novembre. Et septembre et octobre furent des mois tout à fait anormaux.

Il me paraît, toutefois, que, tout comme pendant les mois qui précédèrent la guerre, pendant les premiers mois de guerre aussi, l'approvisionnement en produits alimentaires put se faire plus facilement que celui en matières premières industrielles.

Quelques chiffres, ceux de 1939 comparés à ceux de 1938, en diront davantage à ce sujet que tout commentaire.

Voici pour l'alimentation, en quintaux métriques :

	Septembre.		Octobre.		Novembre.	
	1938	1939	1938	1939	1938	1939
Viande	17.391	13.133	22.772	10.112	22.487	24.411
Graisses	9.121	6.872	8.803	4.158	5.289	11.321
Poisson	85.126	54.505	79.580	39.313	87.348	62.402
Froment	981.525	645.395	783.992	1.408.926	1.202.276	1.409.100
Seigle	223.258	26.655	260.405	51.047	229.657	92.829
Maïs	392.582	297.627	474.083	422.462	459.079	699.097
Café	44.333	64.597	40.072	58.797	32.335	25.236
Sel	222.269	298.427	322.927	329.904	395.730	400.259
Sons	69.355	69.049	77.513	159.809	61.661	151.951
Tourteaux	197.657	105.397	225.305	132.104	263.247	173.206

Une baisse sensible en 1939 ne se remarque donc que pour le poisson, le seigle et les tourteaux. D'autre part, soulignons combien l'afflux de froment fut abondant en septembre.

Pour les matières premières, les statistiques n'indiquent une

situation plus favorable que pour quelques produits tels que le tabac, la pâte à bois, les minerais de fer et aussi les huiles minérales. Pour la plupart des autres produits on constate en 1939, comparé à 1938, une chute caractérisée.

Le surplus d'importations, calculé en quintaux métriques, pour les matières premières de l'industrie textile se présente comme suit :

	Septembre.		Octobre.		Novembre.	
	1938	1939	1938	1939	1938	1939
Laine	8.680	— 37.317	27.611	— 17.539	15.594	— 20.336
Coton	33.368	26.777	57.312	38.595	77.184	99.404
Jute	39.406	10.900	40.173	10.183	89.808	15.542

Voici la situation pour les minerais :

	Septembre.		Octobre.		Novembre.	
	1938	1939	1938	1939	1938	1939
Fer	6.265.013	5.816.231	6.200.047	5.560.370	5.546.401	7.853.080
Cuivre	2.309	255	77.427	1.544	1.799	1.429
Plomb	98.641	43.884	66.937	25.223	90.583	— 56.151
Zinc	341.557	68.373	373.565	113.122	379.657	120.079
Manganèse	83.942	5.669	145.098	102.313	104.012	71.000
Etain	5.991	3.021	13.036	—	4.839	6.556

Et pour les métaux bruts :

	Septembre.		Octobre.		Novembre.	
	1938	1939	1938	1939	1938	1939
Aluminium	1.330	— 586	2.190	1.187	4.082	1.717
Cuivre	129.076	— 53.516	143.855	161	89.389	7.982
Nickel	352	— 2.404	686	— 4.640	833	789

* * *

Ces chiffres démontrent, sans conteste, que, jusqu'à présent, la Belgique n'a pu assurer de façon satisfaisante ses approvisionnements en matières premières. Il convient, toutefois, de remarquer que le mois de novembre fut sensiblement meilleur que septembre. Faut-il y voir une indication que notre pays s'adapte progressivement à la situation créée par la guerre ? Les prochaines statistiques nous fixeront à ce sujet.

Soulignons en outre que, pendant les premiers mois de la guerre, la Belgique a importé sans accords précis avec les belligérants. Il n'en va plus de même. L'importation en Belgique de matières premières est contrôlée, en ordre principal, et à l'exception des bois et de la cellulose, par l'Angleterre et la France. Le gouvernement belge vient de conclure des accords commerciaux avec Paris et Londres. Il en résultera plus de clarté dans la nature du contrôle que la France et l'Angleterre exerceront sur notre commerce extérieur. Il faut signaler aussi que notre flotte commerciale s'est accrue, ces derniers jours, de façon appréciable. Tout cela est capable de hâter l'adaptation de notre économie aux conditions de guerre. Il sera du plus haut intérêt d'examiner à ce sujet les prochaines statistiques commerciales.

Ne perdons toutefois pas de vue que la guerre ne pose pas seulement à l'économie belge le problème du ravitaillement. Celui du coût de la production est au moins aussi important pour la conservation de nos marchés étrangers. Et j'ai l'impression qu'après l'adaptation de notre mouvement d'exportation, ce deuxième problème pourrait bien nous donner plus de soucis encore. Un index en hausse s'ajoutant aux frais élevés d'assurance et de fret, tout cela affectera sensiblement nos possibilités de lutter sur les marchés lointains. Des débouchés sur lesquels nous étions jusqu'à présent solidement établis pourraient ainsi être perdus à jamais. C'est là un problème qui réclame notre très spéciale attention.

PHILIPPE VAN ISACKER,
Ancien ministre
des Affaires économiques.

Chauffez-vous au

COKE de TERTRE

(100 % belge)

le meilleur et le moins cher
des combustibles

Spécialement recommandé aux

Communautés religieuses,
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur
habituel ou écrivez à

Coke & Sous-Produits de Tertre
(Comptoir Commercial) S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles



Un baptême chic est toujours signé **NEUHAUS**

Présentation et qualité incomparables

23-25-27, Galerie de la Reine, Bruxelles - Téléphone 12.63.59

Le Vade-Mecum

« CATHOLIQUE D'ACTION »

est fait pour vous

Il ramasse en un résumé vigoureux toute la doctrine romaine de l'apostolat et de l'Action catholique. Et il rassemble la documentation la plus complète et la plus à jour qui existe en Belgique sur les méthodes et les moyens d'apostolat.

Par des méthodes étudiées et par des moyens rationnels, il permet de donner un rendement maximum à toutes les activités catholiques.

Son abondante documentation touche les domaines les plus divers, religieux, social et professionnel, éducatif, familial.

Ce volume de 352 pages contient des milliers de renseignements et adresses utiles aux catholiques d'action. Il présente en courts chapitres distincts les cent principales organisations et institutions religieuses, sociales, charitables et d'Action catholique de notre pays.

Prix de propagande pour les abonnés de la *Revue catholique des idées et des faits*.

5 frs — Franco frs 5.80

En envoyant votre commande aux

Éditions de l'A. C. H.

Rue des Deux-Eglises, 80, BRUXELLES 4

C. Ch. Post. 3149.16

BUVEZ DU LAIT



C'EST LA SANTÉ!
SEALCONE S. P. R. L.
75, avenue Georges Rodenbach,
SCHAERBEEK-BRUXELLES

POUR LES

ÉCOLES

BOUTEILLES EN CARTON PARAFFINÉ

SEALCONE

du litre, 1/2 litre, 1/4 litre
et 1/6 litre

FABRIQUÉES EN BELGIQUE

SAIN ET ÉCONOMIQUE

Tél. 15.28.56

Matières premières pour Papeteries

∴ CLASSEMENT ∴

Destruction d'archives et de vieux Papiers

DÉCHETS de LAINE et COTON

A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lez-LIÉGE

Téléphone 15863

Chèques Postaux 107479



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)

Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres



la quercine

s. a.

188, chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

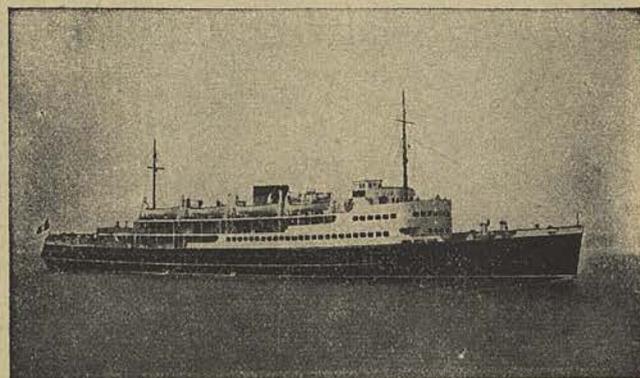
*Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —*

Isolation thermique et acoustique

Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s *Prince-Baudouin* (1934) et *Prins-Albert* (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Pour l'union des Chrétiens

MM. Guy de Pourtalès et Gonzague de Reynold viennent d'échanger, en Suisse, sur ce sujet capital pour l'avenir de l'Europe et du monde, des lettres publiques que nous nous faisons un devoir de faire connaître en Belgique. D'autant plus que les préoccupations d'union entre les Eglises ont rencontré chez nous, depuis vingt ans, un terrain plus fécond que partout ailleurs.

LETTRE A GONZAGUE de REYNOLD.

Montana-sur-Sierre, 25 janvier 1940.

Mon cher Reynold,

Nos entretiens de Montana m'ont laissé un bien vif souvenir. Et depuis votre dernière et amicale visite, ma pensée se reporte souvent au grand problème que nous avons abordé ensemble, celui de la réconciliation — ou de l'entente (?) — des Eglises catholique et protestante. Car plus j'y songe, plus il m'apparaît que c'est là un des problèmes majeurs du temps présent, un des problèmes vitaux de l'avenir, dont la solution sera essentielle à la paix future du monde. C'est même à cause de sa grandeur que j'hésite à reprendre le sujet avec vous, ainsi que vous l'aviez souhaité. Je n'ai aucune des qualifications requises pour m'aventurer sur ces hauts terrains où j'aperçois, se profilant sur le ciel, tous les clochers des églises chrétiennes. Il faudrait une tout autre autorité que celle d'un simple homme de lettres, ou mieux, d'un simple homme de bonne volonté pour prétendre se faire écouter. Je ne représente rien, ni personne. Mes connaissances en théologie sont à peu près nulles, et faibles en histoire ecclésiastique. Tout séminariste, tout suffragant-pasteur, tout homme de foi serait en droit de récuser mes paroles. Vous voyez donc, cher ami, à quel mince personnage un éventuel contradicteur se trouverait avoir affaire si je vous offrais le secours de ma plume.

Toutefois le problème demeure présent à ma pensée. Il s'impose. Et la bonne volonté ne me manque pas. Si je me risque à reprendre l'entretien avec vous, c'est dans le seul espoir que vous ne l'abandonnerez pas, vous, historien et croyant, et que vous trouverez dans notre camp protestant un interlocuteur digne de vous donner la réplique.

Mais le point sur lequel je voudrais attirer votre attention avant le *départ*, point qui me paraît capital si vous parvenez à engager la discussion, c'est celui-ci : poser tout de suite le problème sur le seul terrain où il puisse recevoir une solution pratique, la défense en commun du patrimoine spirituel chrétien. Attaqué comme il l'est aujourd'hui par le néo-paganisme nazi d'une part, de l'autre par l'athéisme sanguinaire des Soviets, le christianisme doit opposer un front uni et général. Il ne s'agit plus du tout des vieilles discussions sur le dogme ou les doctrines. Non plus que de controverses historiques. Il s'agit plus simplement et plus généralement, me semble-t-il, de grouper les forces éparses de la Civilisation chrétienne, mère de notre culture, afin de les opposer au nihilisme antihumain, à l'espèce de robot terrible et puéril qui menace d'engloutir tous les droits de l'esprit, toutes les acquisitions de la raison et de la philosophie, aussi bien que les consolations de la foi et les avantages de la tolérance intellectuelle que l'homme s'est assurés au cours des siècles. Le

martyrologe s'allonge chaque jour des saints ou des malheureux qui paient de leur liberté, de leur ruine physique et morale ou de leur vie la rectitude de leur conscience ou leurs travaux passés. Et c'est justement cette universalité même de la souffrance qui soulève le monde de pitié et oblige chacun d'entre nous à y chercher remède.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous le savez mieux que moi, que date cette grande espérance de l'union des Eglises. Si le XVI^e et le XVII^e siècle virent des luttes acharnées et sans concession entre l'idée de liberté et celle d'autorité, déjà le règne de Louis XIV témoigne de l'effort que fit l'esprit critique, à peine naissant, dans le sens de l'objectivité et de la tolérance. Le catholique Bossuet, le luthérien Leibniz, le juif Spinoza et le sceptique calviniste Pierre Bayle ont, chacun dans le courant propre de sa pensée religieuse, philosophique ou critique — comme vous voudrez — posé avec rigueur le problème et indiqué leur méthode pour le résoudre. Mais celui de ces quatre grands esprits qui me semble avoir le mieux pressenti des nécessités d'unification que l'avenir confirmera un jour, c'est Leibniz. Leibniz a dit qu'il ne voulait plus « distinguer ce qui distingue » ; ce chrétien, ce savant voulait obtenir un ralliement général aux formes les plus simples de la foi, qui sont aussi les plus profondes. Il échoua.

Mais n'est-ce pas en s'inspirant de ce noble esprit qu'on pourrait établir ces quelques règles préliminaires : 1^o ne plus distinguer ce qui distingue ; 2^o éviter toute controverse, afin de bien démontrer qu'on ne prétend ni convaincre, ni « réduire » personne, comme le voulait absolument Bossuet. Voilà pour le négatif. Et pour le positif : 1^o dégager de la doctrine catholique comme de la doctrine protestante non plus ce qui sépare, mais ce qui unit ; 2^o trouver pour les uns et les autres un dénominateur commun : les « formes simples de la foi » pour les croyants ; pour les autres, le respect, sinon l'attachement aux enseignements du Nouveau Testament, dont est issue la morale, puis la culture occidentale.

L'union des chrétiens, Bossuet la voulait, mais dans le catholicisme, et Leibniz la proposait dans le libre examen. Est-il vain de penser qu'entre ces deux attitudes un pont puisse être jeté ? C'est, ce fut, cela reste toute la question. Que le Concile de Trente ait eu ou non un caractère œcuménique, il n'a pu décider qu'en matière de foi. Or, ce n'est plus du problème de la foi qu'il s'agit aujourd'hui, mais d'instituer le front de défense commun du christianisme. Si je me réfère aux spiritualistes du XVII^e siècle, c'est parce que cette période de l'histoire des idées est particulièrement riche en efforts d'unification. Elle apparaissait presque, cette unification des Eglises, comme la pierre philosophale. Et il y eut beaucoup de pathétique dans ces ardeurs, ces violences, d'où devait sortir logiquement le scepticisme. Le XVIII^e siècle, après le XVII^e, fut incroyant, le XIX^e indifférent dans son ensemble, malgré ses nombreux schismes, ses luttes, ses déchirements. Le XX^e, que sera-t-il ?

Je n'ai pas oublié qu'un concile s'est réuni naguère en Suède pour essayer une fois encore de réparer les échecs d'autrefois et tenter de faire aboutir la grande entreprise. Malheureusement, l'Eglise romaine s'en est exclue, ce qui a ramené l'affaire aux proportions d'un synode général des confessions protestantes, auquel s'étaient joints, il faut le dire, les représentants de l'Eglise orthodoxe grecque. Encore qu'on soit parvenu, paraît-il, à réaliser d'utiles progrès d'ordre spirituel et pratique, ainsi qu'à Oxford en 1937, le but véritable n'a pas été atteint. Mais ce qui a pu paraître, il y a peu d'années encore, un rêve irréalisable, semble bien devenir à présent une nécessité. Pie XII a magnifiquement montré déjà la douloureuse attention qu'il porte au drame spirituel qui se joue un peu partout depuis que le communisme

s'efforce à dissoudre tout ce qui constitue la famille et la société, et le nazisme à détruire tout ce qui constitue la personnalité humaine. Aussi les récentes encycliques du Pape et ses discours ont-ils été reçus par beaucoup de non-catholiques avec un sentiment de joie, et aussi avec ce sentiment d'humilité, peut-être d'envie, que donne le spectacle d'une autorité puissante mise au service d'une juste cause, alors que nos guides protestants ne peuvent faire entendre que leur voix isolée et un peu faible au milieu du tumulte. (J'imagine qu'il n'y aura guère de protestants pour me contredire sur ce point...) Mais dès lors que cette autorité existe, est reconnue, et s'exerce avec clairvoyance, ne doit-elle pas tenir à honneur de faire le premier geste conciliateur à l'égard des Eglises chrétiennes dissidentes, privées de cette puissante organisation romaine qui leur permettrait de faire face au commun péril? N'est-ce pas cette fois à l'Eglise romaine qu'il appartient de s'avancer pour assurer la résistance sur toutes les lignes? Le christianisme ne doit être qu'un, dès lors qu'il est attaqué non plus dans ses dogmes mais dans ses accomplissements. C'est là le fait nouveau dont il faut partir pour établir cette ligne Maginot de l'esprit, de la tradition, et même de l'espérance.

J'ai eu l'honneur, en 1937, d'être reçu en audience au Vatican par celui qui était alors le cardinal Pacelli et, bien que notre conversation ait roulé sur de tout autres sujets, nous avons néanmoins effleuré celui-ci. Vous connaissez aussi Pie XII, sa largeur de vues, sa haute intelligence politique et sa bienveillance. Je suis persuadé que sa grande âme goûterait de voir attachée à son pontificat cette tentative d'unification morale des Eglises chrétiennes. Il semble bien que, jusqu'ici, le président Roosevelt soit le seul chef de gouvernement qui ait compris l'urgence de ce problème du front unique. Cependant ne voyons-nous pas la France et l'Angleterre résoudre un problème parallèle dans des domaines où il semblerait qu'il fût plus difficile encore de tomber d'accord, puisqu'il s'agit d'intérêts matériels? Et ces batailles-là sont sans pardon, on le sait. A moins que les intérêts spirituels... Mais je me refuse à croire qu'une cause si pressante ne puisse aboutir à une solution raisonnable, ou disons acceptable pour les deux partis.

Peut-être viendra-t-on nous objecter qu'après la religion du Christ est venue la *religion naturelle*, et qu'une grande partie du monde pensant s'y étant rallié, s'y ralliant encore, elle n'a aucun besoin du vieux carillon des cathédrales pour sonner le rassemblement de ses fidèles. Mais ce n'est point de cela qu'il est question dans le temps que nous vivons. Encore une fois, il ne s'agit ni d'orthodoxie, ni d'hétérodoxie, de philosophie ou de libre pensée. Il s'agit d'action. Et dans nos entretiens montagnards nous avons aperçu les avantages immenses que pourrait retirer d'une sorte d'*union platonique des Eglises* la civilisation occidentale tout entière, construite, qu'on le veuille ou non, sur la tradition chrétienne. Or, mon cher ami, vous écrivez dans la *Gazette des Billets à un Suisse inquiet* où je vous vois préoccupé non seulement de l'avenir de la Suisse, mais encore de l'avenir européen, dont la présente guerre et les révolutions politiques qui l'ont amenée préludent peut-être à des bouleversements tout aussi profonds dans l'ordre de l'esprit. C'est donc désormais l'Occident dans son ensemble qui doit se liguer afin de maintenir ce qu'il est parvenu à créer. Et au premier rang de cette défense nous trouvons l'Eglise. Et le premier devoir de cette Eglise nous a semblé être, dans la crise actuelle, de rechercher pour cette lutte l'appui de tout ce qui a nom chrétien, sans se soucier de la confession à quoi celui-ci ou celui-là peut se rattacher.

Excusez-moi de me répéter : je ne suis qu'un laïc protestant qui cause avec un laïc catholique. Je ne suis qualifié par rien ni par personne, vous vous en doutez, pour rouvrir publiquement un

débat si grave et si ancien. Mais vous y êtes beaucoup mieux préparé que moi par votre mission d'historien indépendant, qui a toujours loyalement guerroyé pour ses convictions. Il vous incombe donc, mon cher Reynold, de développer à la tribune dont vous disposez l'idée que nous avons agitée ensemble. Pour épuisée et périmée qu'elle puisse paraître à certains, nous sommes d'avis tous les deux que les événements actuels la remettent en évidence avec une tragique brutalité. Sa libre discussion ne pourrait que servir une cause qui nous importe à tous. Souhaitons que d'autres, plus compétents que nous, s'en saisissent à leur tour et se montrent des réalisateurs où leurs devanciers ne suent rester que des polémistes.

Croyez-moi, mon cher ami, votre tout dévoué,

GUY DE POURTALÈS.

P.-S. — Ces lignes étaient écrites lorsque j'ai eu l'honneur de recevoir la visite du professeur Adolphe Keller, vice-président de l'Alliance mondiale des Eglises réformées, secrétaire pour l'Europe de l'immense Fédération des Eglises protestantes d'Amérique, et l'un des promoteurs des assemblées œcuméniques de Stockholm et d'Oxford. Le professeur Keller m'apprit que lui-même et Mgr Besson venaient précisément d'exposer conjointement devant le public de Zurich le problème qui fait l'objet de cette lettre. Le voilà donc déjà confié aux mains les plus autorisées. Mais le professeur Keller a bien voulu m'assurer que les laïcs n'en avaient pas moins le devoir de joindre leurs voix à celles des ecclésiastiques, ajoutant que si le débat y gagnait en ampleur, cela ne serait point un mal, au contraire. Ainsi, je ne change rien aux termes de cet écrit, mon cher Reynold; je formule seulement le vœu de vous y voir répondre bientôt, dans l'espoir que votre opinion en engagera nombre d'autres à librement s'exprimer.

RÉPONSE A GUY DE POURTALÈS.

Cressier-sur-Morat, le 3 février 1940.

Mon cher Pourtalès,

Nos conversations de Montana, moi non plus, je ne les oublierai jamais. Nous les tenions le dimanche matin, et toujours il faisait du soleil. Je revenais de la messe, vous aviez votre Bible près de vous. Ce fut en parlant de la guerre, de la révolution, de l'Europe que, par la force des choses, nous haussâmes jusqu'au problème religieux. Fenêtres largement ouvertes, nous causions en présence des montagnes, et j'évoquais deux alpinistes parvenus ensemble au sommet par deux versants opposés.

Je ne pense pas que nous ayons à nous retrancher derrière notre laïcité, notre incompétence. Des croyants ne sont jamais incompétents lorsqu'il s'agit d'une foi réellement vécue et profondément réfléchie. Puis n'oublions point l'Esprit-Saint et la grâce. Quant à cet échange de vues, enfin, il est bon que deux laïcs, deux « hommes seuls », comme vous et moi, l'instaurent avant de laisser la parole aux théologiens et aux ecclésiastiques, s'il doit — ce que nous souhaitons — s'étendre jusqu'à eux. Nous n'engageons, nous ne compromettons que nous. Mais nous déblayons.

* * *

L'union des Eglises, qui l'a déjà préparée? Une grande expérience et une grande souffrance, l'épreuve de la persécution. Enregistrons les faits. Que, depuis 1917, en Russie, des orthodoxes, des protestants, des catholiques — et même des musul-

mans, et même des israélites — aient mêlé leur sang dans un commun martyr, n'est-ce point déjà la moitié du chemin? Joseph de Maistre — ce Joseph de Maistre qui écrivait par-dessus les temps et que nous pouvons aujourd'hui seulement comprendre — l'avait annoncé, prédit. Et n'est-ce pas une autre grande chose qu'en Allemagne même les protestants et les catholiques aient été amenés à constituer ensemble un front chrétien? Nous sommes sur le terrain : c'est pour moi une certitude. Cette union, elle est dans la volonté de Dieu : autre certitude. Nous ne la verrons point achevée, nos enfants ne la verront point achevée : troisième certitude. Mais, quatrième certitude, nous savons que notre devoir est de la faire avancer, chacun de nous comme il le peut, chacun de nous de sa place. Nous avons pour cette œuvre, cette victoire, l'arme la plus puissante dont le chrétien puisse disposer : la prière. Car prier c'est vouloir, c'est mettre sa volonté dans la direction de la volonté divine.

Les temps que nous sommes contraints de vivre, cette dure période intermédiaire entre un monde qui meurt et un monde qui naît, ce changement d'époque et de civilisation, tous ces sacrifices, tous ces écroulements, tous ces malheurs, il faut y voir l'épreuve que Dieu inflige aux hommes, pour les châtier d'abord, mais aussi pour leur apprendre à revenir à Lui. Tel est le sens suprême, le pourquoi des événements. La démonstration par les faits, par l'évidence, c'est la méthode même de Dieu.

Dieu ne force pas notre liberté. C'est gratuitement qu'il nous donne sa grâce, mais il entend que nous coopérons avec elle. Une pensée comme l'union des Eglises est déjà une grâce. Donc, il appartient à nous de la recevoir et de la travailler.

* * *

Voici comment et dans quelle atmosphère se pose le problème qui nous préoccupe :

D'après tous les signes, nous entrons en des temps apostoliques. Le monde qui se prépare va être un monde religieux. Un monde qui persécute la religion finit toujours par être un monde religieux : ce n'est point un paradoxe, c'est une observation. Même en Allemagne, même en Russie, à l'heure où nous écrivons, il est possible de la faire.

Mais, si ce monde ne trouve pas devant lui une cité chrétienne puissamment construite et assez vaste pour l'accueillir, il ne saura plus où se réfugier. Et il rentrera dans les cavernes.

Vous me parlez, mon cher ami, de la religion naturelle. Précisément, au cours d'une expérience qui a duré deux siècles, du XVIII^e siècle jusqu'à maintenant, les modernes ont épuisé successivement toutes les formes de ce que vous entendez sans doute par la religion naturelle, en opposition à la religion révélée.

Au début, ce fut la séparation de la raison et de la foi. Puis, l'hostilité déclarée, militante, de la raison, ou plutôt du rationalisme, contre la foi. A l'irrégion foncière du XVIII^e siècle succéda l'areligion croissante du XIX^e; vous m'excuserez de simplifier ainsi, faute de place. Mais voyez dans quelle détresse intellectuelle et morale cette évolution a placé l'homme du XX^e. Celui-ci est apparu comme un type nouveau. Il se trouve en pleine réaction contre la cérébralité exagérée de l'époque moderne. Il est un dur qui attache peu de prix à la vie individuelle, celle des autres et la sienne aussi. Mais il n'est point un sceptique. Au contraire, il est redevenu mystique et dogmatique : on le constate dès que l'on se donne la peine de lui enlever la pellicule de matérialisme qui le recouvre.

La libre pensée et même la pensée libre n'ont aucune valeur pour lui. Ce qu'il croit, il ne le discute pas, ni n'admet qu'on le discute. L'esprit critique est mort en lui. Il le remplace par une très puissante affectivité, allant jusqu'à l'élémentaire, à l'instinc-

tif. En somme, il représente un type beaucoup plus jeune que toutes les générations qui l'ont précédé : d'où un grand espoir, mais un retour à la barbarie. Enfin, il est incapable de vivre seul. Il ne vit que dans le groupe et par le groupe auquel il appartient : encore un trait primitif qui reparait. Il faut donc l'approcher non comme les apôtres approchaient les Grecs hypercivilisés, mais comme les missionnaires romains approchaient les barbares. Car cet homme nouveau a besoin de foi. Il a besoin de croyances positives. Il a besoin de trouver devant lui un christianisme splendide et fort, qui sache le comprendre, mais surtout s'imposer à lui.

Car cet homme du XX^e siècle, cet homme des temps nouveaux, a déjà fait une première expérience : le XIX^e ne lui a légué aucune croyance positive où il puisse trouver une base pour se reconstruire. D'où sa réaction dédaigneuse et rancunière contre ce qui est pour lui l'ancien régime : le monde bourgeois.

En s'efforçant d'affranchir l'homme, ce monde bourgeois, rationaliste et scientifique n'a réussi qu'à l'asservir. En le détachant de l'idée divine, il n'a réussi qu'à le décomposer. Après avoir abdiqué la foi au profit de l'instinct, l'homme moderne a touché le fond. Il a perdu le sens de sa personnalité. Il a chu en morceaux dans la matière. Il s'est suicidé dans le collectif. Il est retourné là où le monde moderne l'obligeait de retourner : au paganisme. Et voici de quelle manière ce retour, à quoi le monde moderne ne s'attendait certes pas, s'est opéré :

L'homme des temps nouveaux, ce fils de l'homme moderne, est donc un croyant. Ou plutôt un incrédule qui veut croire, qui a besoin de croire pour vivre. S'il est né incrédule, ce n'est pas de sa faute : c'est de la faute, de la très grande faute de son père. Le père a enlevé au fils le christianisme — ou, s'il le lui a laissé, c'est vidé de tout contenu doctrinal. Mais après? Après, ce qu'il avait cru substituer au christianisme n'a pas tenu debout. Les « religions laïques » dont le XVIII^e et le XIX^e siècle avaient successivement fait l'essai n'étaient que des idoles verbales, gonflées d'abstractions. Or, l'homme sera toujours, ou païen, ou chrétien. Il ne sera jamais laïque, libre penseur, rationaliste, athée, matérialiste longtemps : sa nature y répugne. Donc, après l'échec de l'effort tenté par le monde moderne, l'homme contemporain ne pouvait revenir qu'au paganisme, c'est-à-dire à la religion du clan, du groupe, de la classe, de l'Etat, de la nation, du sang ou des forces naturelles. Il y est revenu. Mais déjà l'observateur peut constater chez lui la désillusion, l'insatisfaction, le détachement, la rancœur. Qu'arrivera-t-il finalement? Les premiers symptômes laissent prévoir une crise violente de « mal du siècle », de fatigue, d'anarchie.

L'homme contemporain ne sera sauvé que s'il retrouve le chemin du christianisme. Mais il faut d'abord que le christianisme le trouve, lui, et sache remplir son âme vide. Aussi les Eglises chrétiennes ont-elles vis-à-vis de cet homme nouveau, et surtout orphelin, un immense devoir de charité.

* * *

Or, la charité est unitive. Elle unit les hommes à Dieu. Ce rassemblement autour de Dieu crée la communion des âmes. Donc, la charité chrétienne ne peut que désirer, avec nostalgie, l'unité chrétienne. D'où ce principe : commencer par la charité. Elle seule donnera, dès le début, à nos voies encore divergentes, le premier infléchissement vers le but suprême mais invisible encore.

Est-il possible de revenir à l'unité chrétienne, et comment? Par un miracle de Dieu. Mais la charité peut nous rendre dignes d'un miracle.

Le premier moyen, le premier effort, je vous le répète, mon

cher ami, c'est de prier. La prière, c'est l'union de l'âme avec Dieu.

Je constate que, déjà, dans bien des Eglises chrétiennes, à commencer par l'Eglise catholique elle-même, on s'est mis à prier.

Je crois d'abord aux moyens mystiques, ensuite, à ceux de la raison.

Aujourd'hui, la raison vient nous dire que le meilleur moyen d'enrayer cette lente ascension vers l'unité chrétienne serait de vouloir à tout prix marcher trop vite et brûler les étapes.

Avant l'unité, que nous ne pouvons ni même ne devons envisager maintenant, il y a l'union.

Or, je crois l'union possible, cette union que vous appelez vous-même platonique, mon cher ami.

Pour qu'elle soit possible, il faut un premier objectif, un premier point de rassemblement. Mais, ce point de rassemblement, cet objectif, les événements eux-mêmes le mettent en pleine lumière, et cela d'une manière qui me paraît providentielle.

C'est d'abord le salut de l'Europe et de la civilisation.

Comme vous le savez, mon cher Pourtalès, voici des années que j'étudie l'Europe dans ses origines, sa formation, son histoire, et que je m'efforce de replacer les événements contemporains sur les grandes lignes de force européennes. Or, je suis parvenu à cette conclusion : l'Europe n'existe et ne peut se maintenir que par le christianisme. C'est parce qu'elle est d'essence chrétienne que la civilisation chrétienne est devenue universelle.

Ensuite, la conquête par le christianisme du monde nouveau. Si ce monde nouveau, le christianisme n'arrive point à le conquérir, que prévoir, sinon une longue décadence, une longue régression ?

Aussi, mon cher ami, ne parlons ni de ligne Maginot, ni même de défense, mais de conquête et d'évangélisation. La force attractive du christianisme est dans sa fermeté, sa cohésion doctrinale, unie à son infinie charité, à son infinie compréhension envers les hommes, personnes et sociétés.

Mais l'évangélisation et la conquête du monde nouveau supposent une trêve, une paix, une entente, une collaboration entre les Eglises chrétiennes.

Ne pensez-vous pas que cette entente et cette collaboration pourraient aujourd'hui s'établir non sur la définition des croyances elles-mêmes, sur les dogmes, mais sur les conséquences pratiques ? Les Eglises chrétiennes ne sont-elles point déjà d'accord, ou du moins près de se mettre d'accord, sur ce qu'il faut entendre par une paix chrétienne, une politique chrétienne, une sociologie chrétienne, sur une conception chrétienne de l'homme, de la société, de l'Etat ? Je ne vois point, en effet, de paix possible sans l'ordre chrétien : *pax tranquillitas ordinis*, la paix est la tranquillité, la récompense de l'ordre. Vaincus, vainqueurs ou neutres, jamais les Etats ne parviendront à rétablir l'ordre et la paix sans l'intervention d'une puissance spirituelle. Ou alors, après une brève période d'euphorie, tout recommencera comme avant, et pis qu'avant.

Voilà tout ce que je me sens capable de répondre, mon cher ami, à votre émouvant appel dont je ne me juge point digne. Pour le faire, j'ai dominé mon insuffisance : je la sens tout de même, comme vous sentez la vôtre. Et maintenant, souhaitons que d'autres, plus qualifiés, reprennent cette question qui est la question. Car nous ne l'avons posée que parce que les faits l'ont imposée.

Tibi corde,
G. DE REYNOLD.

En quelques lignes...

Mars

Je m'étais bien juré, pourtant, d'éviter les échos « météorologiques ». La dernière bourrasque de neige m'a fait manquer à mon serment. Peur ma plus grande confusion, d'ailleurs. Car, dans le moment même où le texte imprimé vous parlait de blanches étendues et de nez rougis par le froid, la grive avait chanté dans le parc forestier du Heysel. Ce dimanche encore frisquet, mais plus bleu que sombre, apporte aux promeneurs familiaux des divertissements rituels dont ils étaient depuis longtemps sevrés. La géniture règle son pas sur le pas des parents. Et l'on ne songe pas trop à la chanson terriblement cruelle de Charles Trenet : *Les enfants s'ennuient, le dimanche...*

Mais on ne m'y reprendra plus à m'extasier par avance sur les surprises de la saison. Que je m'abrite, plutôt, derrière cette sagesse séculaire que transcrivait déjà le compost des bergers et que de savoureux proverbes répètent aux pages des almanachs populaires.

Le mois de mars nous ramènera les fameux « veaux », qui sont des giboulées. Un dicton du pays de Namur assure qu'

*On n'est nin r'sèchi d'one nûlège
k'il arive cor one djibouleye...*

(et le mot *r'sèchi* doit se traduire par « ressuyé », et non par « retiré » comme l'a cru le bon folkloriste Rodolphe de Warsage).

D'autres proverbes disent, par exemple, que « comme mars trouve ses flaques d'eau, il les laisse » ; ce qui serait assez désastreux, en cette année de long dégel. Que le brouillard de mars annonce un vilain mois de mai. Que le soleil de mars est signe de gelées tardives. Que mars sec (à condition qu'avril soit humide) prépare, pour le laboureur, de splendides récoltes. Que mars tonnant est, à tous égards, de funeste augure.

Les jours croissent. Et nous en trouvons l'expression poétique dans ce distique charmant :

*Quand l'abricot pète ses fleurs,
les djours, les nutes ont l'minme longueur.*

Cependant, le serein est encore tout plein de trahison. Il faut se coucher avant l'obscurité. C'est ce que voulaient dire nos pères quand ils remarquaient qu'au mois de mars, il convient de voir assez clair au moment où l'on se déchausse.

D'ailleurs, le soleil, s'il luit, est bien pâlot :

*Hâle di mas
si d'hâse*

(le hâle de mars disparaît).

« Craquer »

Nous extrayons d'une savante lecture de M. Georges Doutrepont devant ses confrères académiciens (*Titres d'œuvres à succès et jeux de mots*) quelques détails sur l'origine du sens de « craquer » : dire des hâbleries. L'usage a d'ailleurs adopté le substantif « craque » : mensonge par exagération. Littré, dans son *Dictionnaire de la langue française* renvoie à la pièce de Collin d'Harleville (*Monsieur de Crac dans son petit castel*) ; et il se demande si c'est cette comédie qui a suggéré le terme de « craque », ou si c'est le terme qui a donné naissance au nom du personnage désormais fameux. Mais, ici même, il n'y a guère, nous avons

dénoncé l'indigence grande de Littré en matière étymologique. Pour M. Doutrepont, il ne fait pas de doute que le verbe « craquer », dans ce sens métaphorique, a précédé 1791, date de la première de *Monsieur de Crac*.

Le personnage lui-même vaut cependant qu'on s'y arrête quelque peu. Comme tant d'autres héros littéraires, il n'a pas d'ascendance précise. Tout ce que l'on a pu établir, c'est que la plupart des incroyables aventures prêtées à Monsieur de Crac sont empruntées elles-mêmes à une fantaisie de l'Allemand Rudolph Raspe, lequel fit imprimer à Londres, en 1785, le texte anglais des *Barons Munchausen's Narrative of his marvellous Travels and Campaign in Russia*. Quant au baron dont il s'agit, il aurait bel et bien existé : Jérôme-Charles-Frédéric de Munchausen (1720-1797), menteur patenté et Tartarin avant la lettre.

C'est la pièce de Collin d'Harleville qui allait l'acclimater en France. Et le personnage aura tant de succès que nous le voyons repris dans des « suites » qui sont autant de consécutions. L'année même qui suivit la représentation de *Monsieur de Crac dans son petit castel*, un certain Armand Charlemagne fait représenter une gasconnade en un acte et en vers libres : *Monsieur de Crac à Paris*. Quatre-vingts ans plus tard, Collin d'Harleville fera encore écho : d'où, *le Testament de Monsieur de Crac* (1872), une pièce bouffe que le pimpant Charles Lecocq devait mettre en musique; d'où, *la Marquise de Crac*, une saynète d'Ernest d'Hervilly, où l'on voit l'extravagante Elodie mériter, par ses hâbleries, le surnom littéraire et populaire que nous savons.

L'argot de la ligne Maginot

Nous avons publié, à l'automne dernier, des notes sur l'argot de la guerre : de l'autre guerre. Mais la mode de 1940 n'est plus la mode de 1914-1918. Il faudra ajouter au livre d'Albert Dauzat bien des expressions, bien des pages.

En attendant, voici le résultat d'une première glane. Tout le mérite en revient à Maurice Boissais, qui recopie ses carnets pour *Toute l'Edition*.

Une des locutions les plus appréciées dans le *no man's land* et au cantonnement est « aux œufs! ». S'emploie dans le sens exclamatif et désigne la perfection dans tous les domaines, le fin du fin. Exemple : « J'ai reçu une babillarde aux œufs... » (j'ai reçu une lettre tout ce qu'il y a de bien, de reconfortant).

« Cravater », verbe intransitif, veut dire se gonfler, se vanter : « Tu as fini de cravater, le toubib? ». D'où, « cravate » pour vantardise : « Celui-là, pour la cravate il est un peu là! »

« Bicher » est un autre intransitif qui s'emploie pour marquer sa satisfaction : « Il n'y a qu'en perme (en permission) que je biche (que je suis vraiment heureux) ».

« Dans tous les azimuts » est une expression empruntée au jargon des artilleurs; elle signifie : dans toutes les directions. On dira, par exemple, des hommes d'une patrouille qu'ils se sont égaillés dans tous les azimuts.

« Il a le pot » se traduirait fort bien par : il a de la veine. A la belote, il a le pot celui-là qui peut annoncer un deux-cents de valets.

La sémantique du mot « paddock » a curieusement évolué. Le terme anglais signifie, étymologiquement, parc à daims. Plus tard, dans la langue du turf et des habitués de Maisons-Laffitte, le « paddock » a désigné l'enclos réservé à chaque pur sang près de son box; et, aussi, l'enceinte où les entraîneurs font défiler les chevaux avant la course. Comment se fait-il que, dans l'argot du poilu 1940, le « paddock » en soit arrivé à désigner tout dispositif de couchage? Car le « paddock » est, indifféremment, un lit moelleux, une couverture étendue sur une table, une botte de

paille au coin d'une grange... Mystère des associations sémantiques : de ces « télescopes » chers à Gillieron!

M. Maurice Boissais cite encore « peler la cerise », pour ennuyer : « Il nous pèle la cerise, le colon, avec son état des bouchons de bidons! »

« Se casser le melon », c'est se tourmenter inutilement. Dans l'un et l'autre cas, nous sommes en présence d'un phénomène argotique déjà relevé par von Wartburg : la comparaison de la tête humaine avec un fruit quelconque, sans qu'il soit besoin, d'ailleurs, que la moindre ressemblance de forme ou de couleur déclenche le mécanisme comparatif.

« Se tailler » a le sens de disparaître, de se défilier. On disait, il y a un quart de siècle : « mettre les voiles », ou, plus simplement, « les mettre ».

A chaque guerre son argot. Et le Boche lui-même n'est plus le Fritz, mais le Fridolin : un mot qui avait été lancé en 1914, mais qui n'avait pas pris. Il a rebondi. Ce qui suffirait à prouver que, tout comme les hommes, les créations argotiques peuvent avoir plusieurs occasions de courir leur chance.

Le retour aux classiques

C'est la grande révélation littéraire de ces premiers mois de guerre : jamais, en France, on n'a lu comme aujourd'hui Pascal, Racine, Montaigne, Péguy. Nous citons sans ordre. Mais l'ordre réside, précisément, dans le rapprochement de ces grands noms qui sont comme autant de catalyseurs des vérités premières.

Tous les libraires vous diront que, tandis que le romancier à la mode (à la mode du temps de paix) reste en carafe sur les rayons autrefois sitôt dégarnis, il a fallu rééditer, dans ces collections de « la Cité des Livres », des « Belles-Lettres », de « la Pléiade », — et qui ne sont pas des collections à quatre sous, — les chefs-d'œuvre que l'on eût pu croire réservés aux potaches et aux magisters.

Comme si la guerre rétablissait, par le seul fait de son caractère tragique, solennel, une sorte d'équilibre, de mise au point.

Il en fut ainsi au lendemain de l'armistice. Sans doute, la vie du front — la vie active et souffrante et sanglante — se prêtait moins aux méditations sur le livre ouvert. Mais il apparut bientôt que, le pipeau de Dorgelès, les violences de Barbusse et le lamento de Duhamel exceptés, c'est aux écrivains de l'avant-guerre, aux vrais (pas aux fantoches) qu'allait la reconnaissance de la génération du feu. Une très sûre révision des valeurs écarta du pinacle les Henri Bataille, les Rostand, les Hervieu : et Maurras et Proust et Valéry et Gide et Claudel émergèrent. On a dit bien du mal des années 1927-1932. Avouons cependant que, les fumées de la victoire dissipées, elle sut discerner avec une étonnante pénétration le grain d'avec la paille.

Et déjà, semble-t-il, se manifestait ce retour à l'antique dont nous pouvons déceler, en 1940, toute l'amplitude, toute la signification.

Cela a commencé par le théâtre. On ne dira jamais assez quel service ont rendu aux lettres ces metteurs en scène dits d'avant-garde, qui, en réalité, retournaient, quelquefois par le biais des élisabéthains, vers le classicisme de Molière, de Racine, Giraudoux, surtout, par ses tragédies dans le goût et l'esprit mythologiques, remet en confiance, semble-t-il, les héros de la Grèce, Jupiter et Mercure, les cothurnes et le péplon.

Aujourd'hui, l'accoutumance est prise. Et, comme l'a dit un T. M., qui doit être bien Thierry Maulnier, « ce ne sont pas les hommes de notre temps qui peuvent, par un miracle impossible, regagner, par delà les siècles, Molière ou Montaigne : ce sont les grandes œuvres qui reviennent vers nous, après je ne sais quelle

plongée mystérieuse au-dessous de notre horizon, chargées soudain d'un nouvel éclat, d'une signification imprévue et saisissante. »

Le cas de Péguy est particulièrement sympathique et beau. On n'hésite point à le ranger parmi les classiques, lui qui se projeta, d'instinct sûr et profond de paysan tourangeau, vers les siècles de tradition et de foi. D'autre part, on dirait que la publication de « pages choisies » ait, à point nommé, dépouillé Péguy de cette gangue phraséologique qui le faisait inabordable et qui n'était qu'une concession excessive d'un tempérament à une manie. Ce qui est plus beau, plus sympathique, c'est de voir prendre la tête des bataillons de jeunes hommes, sur le front de Lorraine et d'Alsace, celui-là dont l'exemple héroïque fut, sur la Marne, la réponse à la question que posent les éternels sceptiques :

— A quoi sert « votre » littérature ?

— A mieux mourir : pour faire mieux vivre.

Ferveurs de la Marquise

Tout a sans doute été dit sur la grâce flexible et inimitable de son style, sur ce tour de phrase d'une aisance déconcertante et ce bonheur dans l'expression qui vient de ce que jamais M^{me} de Sévigné ne se force ni ne se bat les flancs. A part, en certains endroits, Voltaire, aucun auteur ne laisse une pareille impression de naturel. A côté de sa correspondance, celle de Veuillot, cependant si ferme et si intéressante, gêne par je ne sais quoi d'étriqué, d'appliqué, un certain relent de fort en thème. Au lieu que celle-ci est un perpétuel jaillissement, une source. Quelque claire soit-elle, cette source, il lui arrive de charrier du gravier — jamais de limon. Il y a pas mal de préciosité dans le style de M^{me} de Sévigné, et aussi — peut-être ne l'a-t-on pas assez remarqué — une négligence qui se manifeste surtout dans les répétitions. La fréquentation assidue de l'hôtel de Rambouillet lui a certes valu celle-là. C'était d'ailleurs le goût du temps, et ses maîtres Chapelain et Ménage lui avaient inculqué le culte du déplorable Vincent Voiture. Quant à celle-ci, elle est la raison de sa miraculeuse spontanéité. Il faut ajouter que la marquise n'écrivit jamais pour l'avenir. Elle se contente de s'épancher, de s'abandonner sans apprêts. Le bonhomme La Harpe le remarquait déjà en 1813 (1) : « Un seul recueil de lettres a mérité de passer jusqu'à nous et de vivre dans la postérité, et c'est celui dont l'auteur ne songeait à faire, ni un roman, ni une satire, ni un ouvrage quelconque. » Il est vrai.

C'est son cœur qui surtout m'intéresse, et que je voudrais scruter de près, tant je la vois, dans ses lettres, tour à tour haletante et apaisée. De ses élans, de ceux à qui s'adressaient ses élans, de ses réactions, de ses indignations, de son agitation perpétuelle, a-t-on tout dit ? C'est une autre affaire. On s'est trop souvent contenté de mettre en lumière, à la faveur de ses relations piquantes, de ses tendres malices, voire de ses épigrammes généralement anodines et toujours sans fiel, le tableau animé que M^{me} de Sévigné nous donne de Paris, de la guerre, de la vie en province, et surtout des intrigues de Cour. Pour tout dire, on s'est contenté de l'anecdote. Je voudrais creuser plus profond.

* * *

Le comportement de ce cœur est tout entier centré sur un seul être humain, qui le domine — et qui, à vrai dire, ne méritait de le dominer, ni par ses qualités, ni par sa conduite : sa fille, M^{me} de Grignan. Voilà une prétentieuse petite personne qui, sans la correspondance de sa mère, eût été depuis belle lurette reléguée dans les cavernes de l'oubli. Dans les lettres de la marquise, que de litanies, grand Dieu ! aux perfections imaginaires de cette jeune femme ! « La belle Madelonne », dit la marquise, encore qu'elle s'appelle Françoise-Marguerite, et parfois : « Manon » ; « la plus belle fille de France » dit le cousin Bussy, ce qui, paraît-il, n'est pas loin d'être vrai. Mais la plus belle fille de France ne peut donner que ce qu'elle a, et, du point de vue du cœur, de la morale, de l'amour filial et de la gratitude la plus élémentaire, ce ne fut pas grand-chose. Saint-Simon (1) l'exécute en ces termes : « M^{me} de Grignan, beauté vieille et précieuse, dont j'ai suffisamment parlé, mourut à Marseille. Et quoi qu'en ait dit M^{me} de Sévigné dans ses lettres, fort peu regrettée de son mari, de sa famille et des Provençaux. » S'étonnera-t-on de ce jugement ? Froide, distante, hautaine, M^{me} de Grignan demeura généralement insensible aux tendresses que lui prodigua sa mère, et dont ruissellent les fameuses lettres. Une enfant gâtée, qui s'imagine que tout lui est dû. De sa jeunesse, des contemporains disent : « elle ne vit que de son amour-propre », « elle se contemple dans son essence, comme un coq en pâte ». Aux Rochers, le domaine de sa mère, elle gifle l'une de ses jeunes voisines (2) parce que celle-ci a trop approché son « vilain visage » du sien. Sans doute s'agissait-il de quelqu'un du commun ? Dans ce cas, il ne faudrait pas trop s'en offusquer. Nous en verrons bien d'autres quand nous exposerons les sentiments de la marquise à l'endroit des croquants...

Lettrée, oui ; sa mère y avait veillé, lui faisant lire les bons auteurs latins, français et italiens (3), ne cessant de les lui recommander plus tard, après que son mariage l'eût éloignée d'elle. Mais les bons auteurs corrigent rarement la sécheresse du cœur. Et Dieu sait combien fut sec ce cœur qui répondit si mal aux ferveurs de celui de sa mère ! Ces ferveurs, au demeurant, confinent à l'idolâtrie. Quelque sensible que fût M^{me} de Sévigné, elles offrent un caractère un peu anormal. On a reproché aux grands romantiques de verser trop de larmes. Cette classique pleure comme une fontaine ! Sa fille a-t-elle le moindre bobo, ce sont aussitôt des lamentations sans fin. Et, précisément, ces excès sont tels dans le navrement que certains en sont arrivés à se demander si M^{me} de Sévigné ne jouait pas la comédie... En même temps, on lui faisait grief de décerner à sa fille des éloges à ce point extravagants, biscornus, qu'on était bien obligé de mettre en doute sa sincérité. C'est une erreur. Elle ne cessa jamais d'être sincère dans ses excès mêmes. La Harpe (4) l'a lavée de ce reproche injustifié : « Cette accusation est non seulement dénuée de preuve, mais de probabilité : on n'affecte pas de ce ton-là ; et si M^{me} de Sévigné ne sentait rien, qui dont l'obligeait à cette effusion de tendresse ? A quoi bon cette pénible hypocrisie ? Heureusement, elle est impossible. On contreferait plutôt le ton d'un amant que le cœur d'une mère ; et M^{me} de Sévigné ne pouvait puiser que dans le sien cette prodigieuse abondance d'expressions qui ne pouvait se sauver d'une ennuyeuse monotonie qu'à force de vérité. » C'est psychologiquement exact. Aussi se demande-t-on quel besoin éprouve La Harpe de citer triomphalement Despréaux :

*Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.*

(1) *Mémoires*, t. III, p. 182 (Paris, Hachette).

(2) Rapporté par M. Octave Blondel.

(3) Le Tasse est l'un des auteurs favoris de M^{me} de Sévigné. Sa grande admiration va à Tacite. M^{me} de Grignan s'essaya à traduire Pétrarque. Mais cela ne dura pas longtemps...

(4) *Loc. cit.*, p. 507.

(1) *Cours de Littérature*, t. IV, p. 505 (Paris, Agasse).

Car c'est Boileau qui est l'auteur de ces lourds et contestables alexandrins. Il est vrai que le brave La Harpe s'essayait lui aussi, de temps à autre, à la poésie. Et son admiration pour la marquise nous valut un jour la sensationnelle louange que voici (1) :

*Charmanle Sévigné, quels honneurs te sont dus !
Tu les as mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :
Tes lettres font ta gloire et sont notre entretien.*

Ah! que ne suivit-il le conseil de ce Despréaux qu'il prise tant : « Cent fois sur le métier... »

Je trouve, tout au long de la correspondance de la marquise, et aussi dans toute sa conduite envers sa fille, des preuves tangibles de la sincérité de ses sentiments. Elle se montre d'un dévouement admirable pour sa petite-fille Pauline, qu'elle appelle « mes petites entrailles » ; à son gendre et à M^{me} de Grignan elle prodigue sans relâche non seulement ses conseils, mais son or. Veuf et laid, Grignan, quand il épousa la belle Madelonne, était aussi dissipé, et comme sa jeune femme ne comptait pas plus que lui, le ménage fut toujours en butte à des embarras d'argent. Tous deux aimaient le faste et dépensaient sans compter. Économiste — mais pas du tout avare, encore un reproche immérité qu'on lui fit —, excellente administratrice, la marquise leur vint souvent en aide et mit tout aussi souvent de l'ordre dans leurs affaires. C'était d'ailleurs la singulière habitude des gens de qualité d'être, dans ces temps-là, accablés de dettes. C'est ainsi que le maréchal de Bellefonds ayant refusé de servir sous les ordres de Turenne, le roi lui fit expédier, par Louvois, qui ne l'aime pas, un ordre d'aller à Tours, et M^{me} de Sévigné précise (2) : « Il a été rayé de dessus l'état de la maison du roi : il a cinquante mille écus de dettes au delà de son bien ; il est abîmé, mais il est content ; et l'on ne doute pas qu'il n'aille à la Trappe. » Le ménage Grignan n'échappe pas à cette règle quasi générale. D'autant plus que Grignan est un imprévoyant, un écerelé. Il accepte en Provence une charge officielle qui lui impose un train de maison considérable, mais il n'en touche point le traitement ! Dix fois, cent fois, il s'engagera à la légère. A l'amour du faste vient vite se joindre celui du jeu, et sa femme ne le lui cède en rien sur ce point. L'effarant contraste ! Dans le moment même que la marquise assure à sa fille qu'elle est un comprimé de toutes les vertus imaginables, elle lui adresse, oh ! discrètement, mais enfin, elle les lui adresse, des reproches. Sur le mode badin, où elle excelle, avec l'air de n'y pas toucher : « Il nous revient ici que vous perdez tout ce que vous jouez l'un et l'autre : hé, mon Dieu ! pourquoi tant de malheur, et pourquoi cette petite pluie continuelle que j'ai toujours trouvée incommode ? (3) » Ailleurs : « J'embrasserais ce fripon de Grignan, si je n'étais fâchée contre lui (4). » Ailleurs encore : « J'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits (5). » On le voit, ce n'est pas le ton de la fâcherie. Pas plus que le 9 mars 1672, quand la marquise écrit (6) : « Il y avait longtemps que vous étiez abîmée : j'en étais toute triste, mais le jeu de l'oie vous a renouvelée, comme il l'a été par les Grecs : je voudrais bien que vous n'eussiez joué qu'à l'oie ! Un malheur continuel pique et offense ; on hait d'être houspillé par la fortune : cet avantage que les autres ont sur nous blesse et déplaît, quoique ce ne soit point

dans une occasion d'importance. Nicole dit si bien cela ! Enfin, j'en hais la fortune, et me voilà bien persuadée qu'elle est aveugle de vous traiter comme elle fait. » Le jeu de l'oie paraît, à vrai dire, une étrange médication... Quoi qu'il en soit, la fortune a bon dos, trop bon dos, et la marquise atténuée, édulcorée à plaisir. Un vif combat se livre en elle entre son adoration pour sa fille et la conscience qu'elle a de l'abîme où elle s'enfonce.

Vient un moment où la coupe déborde (1) : « Au reste, quelle folie de perdre tant d'argent à ce chien de brelan ! C'est un coupe-gorge qu'on a banni de ce pays-ci, parce qu'on y fait de sérieux voyages : vous jouez d'un malheur insurmontable, vous perdez toujours : croyez-moi, ne vous opiniâtrez point ; songez que tout cet argent s'est perdu sans vous divertir ; au contraire, vous avez payé cinq ou six mille francs pour vous ennuyer et pour être houspillée de la fortune. » On peut s'en rendre compte : l'adulation qu'elle a pour sa fille n'oblitére chez la marquise ni le bon sens ni la clairvoyance. Mais Grignan et son épouse s'en moquent comme un poisson d'une pomme. Ils sont toujours prêts à user de sa bourse, point à mettre en pratique ses conseils. Leurs serments, si d'aventure ils en font, sont des serments d'ivrogne. Et cependant les ferveurs de la marquise demeurent toujours aussi vives. Comment cette femme, par ailleurs si pratique, si lucide et si perspicace, a-t-elle donc pu continuer de s'extasier sur des qualités purement imaginaires et dont l'inexistence devait s'imposer à elle avec une évidence de plus en plus accablante, à mesure que passaient les années ? Aveuglement bien étrange, en vérité ! Mais si quelqu'un ne sort pas grandi des lettres de M^{me} de Sévigné, c'est M^{me} de Grignan. .. Écoutez la suite de ses inquiétudes : « J'embrasse ce pauvre comte : dois-je l'aimer toujours ? en êtes-vous contente (2) ? » Six ans plus tard, en dépit de l'aide de sa belle-mère, Grignan, qui a continué de taquiner avec exagération, à Aix, la dame de pique, est obligé de se retirer dans son château, pour y faire des économies. Et voici un véritable mouvement d'indignation (3) : « A propos, les cheveux me dressèrent l'autre jour à la tête, quand le coadjuteur me dit qu'en allant à Aix, il y avait trouvé M. de Grignan jouant au hoca ; quelle fureur ! Au nom de Dieu, ne le souffrez point ; il faut que ce soit là une de ces choses que vous devez obtenir, si l'on vous aime. » Entendez-vous le cri de la mère blessée : « Si l'on vous aime ? » Elle, mon Dieu, ce qu'elle l'aime ! Comme elle se languit de sa fille ! Comme elle la voudrait à ses côtés, à ces heures qu'elle devine difficiles ! Mais voyez : Grignan trouve encombrante cette belle-mère qui l'a dix fois tiré d'un mauvais pas... Et les réponses de la belle Madelonne se font plus froides encore...

* * *

Ainsi l'excès de cette tendresse alla toujours de pair avec une bonté foncière et un total dévouement. Et le trait le plus touchant de cette constance est que la marquise ne fut jamais payée de retour. Aussi bien, une fois établie la franchise de ses ferveurs, est-il intéressant de voir de quelles illusions celles-ci se nourrissent et combien la folle du logis est seule à entretenir les pauvres feux auxquels elles s'alimentent : « Si vous me demandez ce qu'on dit à Paris, et de quoi il est question, je vous dirai que l'on n'y parle que de M. et M^{me} de Grignan, de leurs affaires, de leurs intérêts, de leur retour ; enfin, jusqu'ici je ne me suis pas aperçue qu'il s'agisse d'autres choses (4). » Désarmante naïveté ! Voyez-vous tout Paris pendu aux chausses de Grignan et aux jupes de Madelonne ? Voyez-vous le roi et la Cour préoccupés unique-

(1) Fragment d'un poème sur « Les Talents des Femmes ».

(2) Lettre à M^{me} de Grignan, 27 avril 1672.

(3) Lettre à M^{me} de Grignan, 18 mai 1671.

(4) Lettre à M^{me} de Grignan, 29 avril 1671.

(5) Lettre à M^{me} de Grignan, 23 mai 1671.

(6) Lettre à M^{me} de Grignan,

(1) Lettre à M^{me} de Grignan, 9 mars 1672.

(2) Lettre à M^{me} de Grignan, 3 novembre 1673.

(3) Lettre à M^{me} de Grignan, 7 juin 1675.

(4) Lettre à M^{me} de Grignan, 2 novembre 1673.

ment de leurs petites intrigues et de leurs petits ennuis? Louis XIV avait bien d'autres soucis! Tout cela parce que, par la voix de l'évêque de Marseille, l'écho — peut-être point affaibli... — de certains exploits du gendre était parvenu dans la capitale. Ce serait comique, si ce n'était touchant. Car cette attention passionnée, ces soins n'existent que dans la tête de M^{me} de Sévigné. Et sans doute vécut-elle plus clairement, plus complètement, plus douloureusement qu'elle-même, les ennuis qui assaillirent sa tête de linotte de fille.

Veut-on un autre exemple? « Nous parlions de vous l'autre jour, M^{me} de la Fayette et moi; nous *trouvâmes* qu'il n'y avait au monde que M^{me} de Rohan et M^{me} de Soubise qui fussent ensemble aussi bien que nous y sommes; et où *trouverez-vous* (1) une fille qui vive avec sa mère aussi agréablement que vous faites avec moi (2)? » L'histoire ne nous a guère laissé de précisions sur l'affection qui unit M^{me} de Rohan à M^{me} de Soubise, mais le cas de M^{me} de Grignan n'est que trop clair... La marquise avait-elle donc oublié déjà ce qu'elle lui écrivait deux ans auparavant (3)? « Il y a une personne qui me disait l'autre jour qu'avec toute la tendre amitié que vous avez pour moi, vous n'en faites point le profit que vous auriez pu en faire; que vous ne connaissez pas ce que je vau, même à votre égard. » Mais tout aussitôt, c'est la reculade. Ah! ne l'aurait-elle pas blessée, cette fille chérie? Et elle poursuit : « Mais c'est une folie que je vous dis là, et je ne voudrais être aimable que pour être autant dans votre goût que je suis dans votre cœur. » Y était-elle tant que cela? Allons donc! Oui, en dépit de leur enjouement, de leur style délié et vif, en dépit de tant de couronnes point méritées qu'elle tresse à sa fille, il y a des traces de larmes dans ces lettres. Il arrive que les yeux se dessillent : « Vous cachez les tendresses que je vous mande, friponne; et moi, je montre quelquefois, et à certaines gens, celles que vous m'écrivez. Je ne veux pas qu'on croie que j'ai pensé mourir, et que je pleure tous les jours, *pour qui? pour une ingrate*. Je veux qu'on voie que vous m'aimez, et que, si vous avez mon cœur tout entier, j'ai une place dans le vôtre (4). » Une place, seulement une place... L'y eût-elle tenue, à quoi bon, dans ce cas, ces témoignages? De quoi a-t-elle donc à disculper sa fille? C'est l'aveu. Et qui donc fut la moins franche, de la mère ou de la fille? Elle a, la marquise, senti monter à ses lèvres le goût amer de l'ingratitude. Elle a beau s'en défendre dans un badinage à l'allure philosophique : « La nouvelle opinion, qu'il n'y a point d'ingratitude dans le monde, par les raisons que nous avons tant discutées, me paraît la philosophie de Descartes, et l'autre est celle d'Aristote : vous savez l'autorité que je donne à cette dernière; j'en suis de même pour l'opinion de l'ingratitude. Vous seriez donc une petite ingrate, ma fille : mais, par un bonheur qui fait ma joie, je vous en trouve éloignée, et cela fait aussi que, sans aucune retenue, je m'abandonne d'une étrange façon à m'approuver dans les sentiments que j'ai pour vous », sept jours plus tard (5), elle écrit : « Vous voulez bien que j'embrasse ce pauvre comte : *mais ne vous aimons-nous point trop tous deux?* »

Combien de fois la même histoire ne s'est-elle pas répétée? M^{me} de Sévigné vole au secours de sa fille et de son gendre. Elle n'obtient en retour qu'indifférence : « Hé! mon Dieu, ma fille, est-il possible que vous puissiez croire que le monde trouve ridicule que vous me veniez voir, et qu'on puisse trouver étrange que vous quittiez M. de Grignan pour un peu de temps, afin de me donner cette marque de votre amitié (6)? » Il n'est plus question d'amour ici, mais seulement d'amitié. Et on ne peut

s'empêcher de trouver fort peu à son honneur le mauvais prétexte invoqué par M^{me} de Grignan. La marquise en arrive même à charger son fils de tancer — oh! point vertement — la plus belle fille de France. Celui-ci s'exécute (1) : « Je ne comprends pas que vous puissiez balancer; vous donnez des années entières à M. de Grignan, et à ce que vous devez à toute la famille des Grignan : y a-t-il après cela une loi assez austère pour vous empêcher de donner quatre mois à la vôtre? (...) On est sûr de votre cœur; mais ce n'est point toujours assez, il faut des *signifi-fiances*. » Celui-là, du moins, n'était pas dupe.

Hélas! ces *signifi-fiances* furent bien rares. L'on s'en aperçut particulièrement lorsqu'en avril 1696 M^{me} de Sévigné fut atteinte d'une petite vérole qui devait l'emporter. Elle séjournait alors au château de Grignan. Pas une fois, au cours de sa courte et terrible maladie, sa fille ne s'approcha de son chevet. On pourrait alléguer que le mal était très contagieux. Cela n'empêcha point M^{lle} de Montgobert d'être, pour la marquise, la plus attentive et la plus dévouée des gardes-malades. Pauvre marquise! Eût-elle jamais pu soupçonner que l'objet de tant d'amour la laisserait, à sa dernière heure, dans une pareille déréliction? Elle connut sans doute, alors, la plus affreuse des blessures au cœur.

Dira-t-on que j'accable M^{me} de Grignan? Vraiment, je ne le pense pas. On voudrait dire à sa décharge que l'exagération de la passion que lui vouait sa mère devait avoir parfois pour elle quelque chose d'agaçant. Mais on n'en a guère le courage... A quoi bon essayer de justifier l'aridité de certaines âmes, Saharas de sécheresse sans nulle oasis?

* * *

Un être eût certes mieux mérité cette tendresse : son fils. Il apparaît, au travers du prisme de ses lettres, insouciant, mais bon; léger, mais brave. Intelligent, lettré, dévoué, plein de cœur, le marquis de Sévigné constitue au total une figure sympathique. Sa mère lui était attachée, certes, mais cet attachement n'est que peu de chose au regard de sa tendresse pour sa fille. Elle laisse l'impression de le traiter toujours en grand enfant. Elle lui passe ses fredaines avec une souriante indulgence, et les rapporte à sa fille avec un enjouement qui ne laisse pas quelquefois de surprendre... Bon Dieu! que les mœurs du temps étaient donc, mettons... faciles. En 1671, Sévigné mène de front deux amourettes. Sa mère essaie de le dépêtrer des rets de Ninon de Lenclos, où il est occupé à se laisser prendre. Mais comme elle parle avec détachement du reste (2)! « Mais qu'elle est dangereuse, cette Ninon! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur! Son zèle pour pervertir les jeunes gens est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain que nous avons vu une fois à Livry. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe : il ressemble à sa mère; c'est M^{me} de Grignan qui a tout le sel de la maison, et qui n'est pas si sotté que d'être dans cette docilité. Quelqu'un pensa prendre votre parti, et voulut lui ôter l'estime qu'elle a pour vous; elle le fit taire, et dit qu'elle en savait plus que lui. Quelle corruption! Quoi! parce qu'elle vous trouve belle et spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, sans laquelle, selon ses maximes, on ne peut être parfaite! Je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre. Ne lui en mandez rien; nous faisons nos efforts, M^{me} de la Fayette et moi, pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux. Il a de plus une petite comédienne (3), et tous les Despréaux et Racine, et paye les soupers; enfin c'est une vraie diablerie. »

(1) Lettre de M. de Sévigné à sa sœur M^{me} de Grignan, 4 novembre 1676.

(2) Lettre à M^{me} de Grignan, 1^{er} avril 1671.

(3) La Champmeslé, qui était d'ailleurs la maîtresse de Racine. Quant à Ninon de Lenclos, elle avait été celle du... mari de M^{me} de Sévigné.

(1) Exemple des répétitions que je signalais au début de cette étude.

(2) Lettre à M^{me} de Grignan, 20 octobre 1679.

(3) Lettre à M^{me} de Grignan, 11 mars 1671.

(4) Lettre à M^{me} de Grignan, 10 avril 1671.

(5) Lettre à M^{me} de Grignan, 17 avril 1671.

(6) Lettre à M^{me} de Grignan, 21 octobre 1676.

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



“LA FAMILLE”

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Plessart,
L. de Meester,
J. Herinckx.

Le Président :

V. Wauquez

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

Grande Maison de Blanc

Rue du Marché-aux-Poulets
BRUXELLES



Fournisseur de la Cour

Spécialiste de la qualité
au meilleur prix

BLANC
AMEUBLEMENT
TISSUS

Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

RUE DE LA TRIBUNE. 7. BRUXELLES

(Près du Sénat)



Spécialité de
Costumes, Habits et Habits de Cour

ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15.94.07

Département A Argenture et réargenture
Chromage, nickelage, bronzage,
cuvrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier :
tabourets, chaises, fauteuils,
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-
vents, écoles, colonies (Missions).

Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité

dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières

NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)

TÉLÉPHONE 100.32

Compte Chèques Postaux 305.812

A B C Code 5^{me} et 6^{me} Ed.

Registre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

JOUETS

AVEC TOUT ACHAT D'UN TISSU TOOTAL

*exiger désormais
ce bon de garantie*



... QUI CONSTITUE POUR VOUS UNE
protection totale!

Non ! la garantie Tootal n'est pas un vain mot ni une vaine promesse. La qualité de nos tissus est telle que depuis toujours nous les vendons sous une garantie *formelle*. Afin de vous assurer une protection encore plus efficace, nous avons créé à votre intention, un «bon de garantie Tootal» imprimé en bleu, que le détaillant est tenu de vous remettre avec tout achat de tissu Tootal. Il est de votre intérêt d'exiger partout ce bon de garantie auquel vous avez droit.

Les tissus

TOOTAL

SONT FORMELLEMENT

garantis!

TOBRALCO ◊ TARANTULLE ◊ TISSUS ANTICHIFFONNABLES TOOTAL :
LYSTAV - TOOTAMA - ROBIA ET TOILE DE LIN TOOTAL ◊ AUTRES
PRODUITS TOOTAL : TISSUS D'AMEUBLEMENT, CHEMISES ET CRAVATES
TOOTAL ◊ ROBES ET BLOUSES CHESRO ◊ MOUCHOIRS PYRAMID

TOOTAL — 18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles

Charles de Sévigné se tira de cette diablerie, se rangea, se maria. Il témoigna toujours une grande affection à sa mère et il est bien dommage qu'il ne se soit point trouvé à Grignan lors des derniers instants de celle-ci. Elle, elle l'aime, oui, mais je le répète, comme un grand gamin. Il est vrai qu'il n'est point placé sans doute dans un cœur pour deux cultes comme celui qu'elle avait voué à sa fille...

Ce cœur contenait, pour ses amis, des trésors d'amitié, d'une amitié agissante, et pas seulement verbale. Pomponne, les Coulanges, tant d'autres en firent l'expérience. S'ils sont dans l'adversité, elle les aide matériellement, moralement les conforte et plaide avec enthousiasme leur cause. Voyez Fouquet : voilà un homme au faite des honneurs, et brusquement c'est l'accusation, la chute rapide, le procès, la condamnation, la relégation dans la forteresse de Pignerol où il mourra. Bien des gens l'abandonnent, qu'il croyait sûrs. La marquise ne l'abandonnera jamais. Sa fermeté et sa constance dans l'amitié furent admirables. Et sans doute, elle est si débordante de vie et si malicieuse qu'elle ne se fait pas faute de brocarder — parfois même assez librement. Mais elle ignore absolument la rancune, l'envie, la hideuse hargne sous toutes ses formes, sous toutes les détroques dont l'hypocrisie des hommes s'ingénie à l'affubler. Du piquant, oui, une ombre de véritable méchanceté, jamais (1). L'histoire de ses rapports avec son cousin Bussy-Rabutin en témoigne éloquemment. Du vivant de son mari, déjà, le méchant auteur de *l'Histoire amoureuse des Gaules* lui avait fait, sans l'ombre de succès, une cour assidue. Il essaya plus tard un échec identique et en conçut un furieux dépit. Là-dessus vint se greffer une histoire d'argent assez embrouillée, Bussy, viveur, sollicitant de sa cousine un prêt important pris sur sa cassette personnelle. Bussy se vengea pauvrement. M^{me} de Sévigné ayant des yeux vairons, il la dépeignit dans son bouquin en les termes que voici : « M^{me} de Sévigné est inégale jusqu'aux prunelles des yeux et jusqu'aux paupières; elle a les yeux de différentes couleurs, et, les yeux étant les miroirs de l'âme, ces inégalités sont comme un avis que donne la nature à ceux qui l'approchent, de ne pas faire un grand fondement sur son amitié. » La marquise fut sensible à cette injustice. Mais elle ne se fâcha point. Dans sa réponse à Bussy (2), elle se plaint, certes, mais avec une finesse et une bonne grâce infinies : « Enfin, le jour malheureux arriva, où je vis moi-même et de mes propres yeux *bigarrés* ce que je n'avais pas voulu croire. Si les cornes me fussent venues à la tête, j'aurais été bien moins étonnée. Je le lus et je le relus, ce cruel portrait; et l'aurais trouvé très joli, s'il eût été d'un autre que de moi et d'un autre que de vous; je le trouvai même si bien enchâssé, et tenant si bien sa place dans le livre, que je n'eus pas la consolation de me pouvoir flatter qu'il fût d'un autre que de vous. (...) Mais de croire que si vous répondez, je puisse jamais me taire, vous auriez tort, car ce m'est une chose impossible. Je verbaliserai toujours, au lieu d'écrire en deux mots, comme je vous l'avais promis, j'écrirai en deux mille; et enfin j'en ferai tant, par des lettres d'une longueur cruelle et d'un ennui mortel, que je vous obligerai, malgré vous, à me demander pardon, c'est-à-dire à me demander la vie. Faites-le donc de bonne grâce (3). » On ne persifle pas avec plus de gentillesse, et cependant, les torts de Bussy étaient grands et sa correspondante ressentit vivement le mal que, fort injustement, il lui avait fait. Croit-on qu'elle lui en garda rancune? Pas le moins du monde. Elle n'hésita pas, plus tard, à prêter à cet homme suspect et taré, mais doué des plus brillantes

qualités de l'esprit, les quatre mille francs dont il avait besoin pour rejoindre son poste à l'armée de Lorraine, qui assiégeait Marsal (1). On finit par embastiller Bussy. Et la première visiteuse qui se présenta aux portes de sa prison fut la marquise de Sévigné...

ROBERT DE VROYLANDE.

(A suivre.)

L'Heure de Saint-Exupéry⁽²⁾

Il n'est pas jusqu'à la langue et au style de Saint-Exupéry qui ne protestent contre la décence, et n'apportent une leçon de loyauté et de noblesse à nos esprits désemparés.

Je sais que, depuis vingt-cinq ans, il n'est plus de mode de consacrer au style d'un ouvrage plus de deux lignes dans un article de critique. Evidemment. La critique s'abaisse au niveau d'un auditoire toujours plus nombreux et moins raffiné, dont il suit les goûts avec complaisance au lieu de les former ou de les réformer. Ces vingt-cinq dernières années, plusieurs livres très mal écrits ont connu un succès que nos neveux jugeront absurde. Je ne veux point dire qu'avant l'autre guerre on écrivit toujours bien (mais tout de même, le métier était en honneur, l'exemple de Flaubert, des Goncourt, de Daudet, de Huysmans, de Jules Renard était contagieux, et il y avait au moins un artiste prodigieux qui n'était pas un Byzantin : Maurice Barrès!) — ni qu'après l'autre guerre il n'y eût pas des virtuoses du style; mais ce qu'on aimait en ces derniers, s'ils atteignaient le grand public, ce n'était pas du tout leur art d'écrire. Il faut que les lecteurs réapprennent à goûter un auteur dans son style; et c'est au critique qu'il appartient de les rééduquer dans ce sens.

Que si l'on m'objecte que seul importe, chez Saint-Exupéry, son message, je répondrai que son art et son message me semblent inséparables. Il faut souligner la ductilité de son style, sa parfaite soumission à la matière. L'expression moule et montre la pensée comme un maillot exact et transparent. Toutes les phrases ont ce caractère de nécessité qui prouve à la fois la maîtrise de la pensée et de la technique. Style sobre et concis de l'action; mais gorgé de poésie aussi, dense à craquer par places; un beau fruit mûr à point : pulpe et soleil.

Et ainsi, aussi l'art de Saint-Exupéry est venu à son heure. Les bateleurs ont fait leur temps, — pour quelque temps. Les polisseurs de rimes à la Rostand, mais aussi les fumistes aux formules pseudo-magiques, et, en prose, les brasseurs d'images violentes et les docteurs au jargon quintessencié. On demande un assainissement général; et si le sang est épuré, la peau sera nette et nue, sans dartres comme sans maquillage. Il y a un style morbide et un style sain. Et l'art vrai n'a que faire du premier. Le style de Saint-Exupéry n'est pas sans défaut, mais il est sain, et donc vigoureux, musclé, vif et vivant. Là encore l'auteur nous donne un bel exemple. Là encore il nous apprend à nous dominer : à ordonner et régler notre verbe, et pour cela à le brider parfois, à en contenir l'élan; car lui aussi doit servir.

On aura mis en lumière l'essentiel du style de Saint-Exupéry en prouvant que ce style d'action et de méditation rapide demeure, en son fond, celui d'un poète. Il a une vibration que seul un poète peut lui donner.

(1) Malheureusement aussi, une incompréhension totale des humbles, ainsi qu'on le verra plus loin.

(2) Lettre au comte de Bussy, 26 juillet 1668.

(3) Il faut préciser qu'au moment de l'envoi de cette lettre, Bussy, qui avait été en prison pour avoir insulté le roi dans son livre, se trouvait en exil sur ses terres. Dans sa lettre, M^{me} de Sévigné « plaint son malheur ».

(1) Cf. la note 14.

(2) Voir la *Revue* du 23 février.

On reconnaît ici le poète à ces deux dons : l'amour de la nature et le goût du merveilleux.

Le métier du pilote de ligne le rapproche singulièrement de la nature. Saint-Exupéry se compare volontiers à un paysan, à un pâtre, à un poète. Comme eux, il communique à la vie biblique de la création : « *Par l'avion, on quitte les villes et leur comptables, et l'on retrouve une vérité paysanne.* » (*Terres des hommes*, p. 178.) « *Trois pilotes... descendraient lentement de leur ciel d'orage ou de paix, comme d'étranges paysans descendent de leur montagnes.* » (*Vol de nuit*, p. 27.) « *Le pilote, à l'avant, soutenait de ses mains sa précieuse charge de vies humaines, les yeux grands ouverts et pleins de lune, comme un chevrier.* » (*Vol de nuit*, p. 178.)

Le merveilleux est né de la contemplation de la nature par des êtres religieux. Saint-Exupéry est hanté par le merveilleux. Son œuvre est un conte de fées effroyable et magnifique. La « recherche du trésor » en est le leitmotiv. Le pilote part à la quête d'un mystérieux Saint-Graal. Les mots : fabuleux, trésor, reviennent fréquemment sous sa plume. Il se compare à un pêcheur de perles, à un héros des Mille et une Nuits. Les étoiles le fascinent : elles symbolisent le trésor, comme elles sont inaccessible et tentant. « *Il errait parmi des étoiles accumulées avec la densité d'un trésor, dans un monde où rien d'autre, absolument rien d'autre que lui, Fabien, et son camarade, n'était vivant. Pareils à ces voleurs des villes fabuleuses, murés dans la chambre aux trésors dont ils ne sauront plus sortir. Parmi des pierreries glacées ils errent, infiniment riches, mais condamnés.* » (*Vol de nuit*, p. 147.) « *... Rivière pense aux trésors ensevelis dans les profondeurs de la nuit comme dans les mers fabuleuses.* » (*Vol de nuit*, p. 152.) « *Buenos-Ayres déjà emplissait l'horizon de son feu rose, et bientôt luirait de toutes ses pierres, ainsi qu'un trésor fabuleux.* » (*Vol de nuit*, p. 178.) Ainsi, par des images, des allégories, de petites allusions évocatrices, l'auteur noue le merveilleux de la science moderne au fabuleux des civilisations sombrées ou demeurées primitives, et des légendes millénaires.

Son style est sobrement, mais fortement imagé. Ses comparaisons et ses images sont toujours franches, cueillies dans sa vie de « paysan des escales », sans jamais cette recherche de l'effet habilement camouflée et cette satisfaction partagée d'avance avec le lecteur qui finissent par agacer chez Paul Morand.

Elles sont puissantes parfois, malgré leur simplicité, ou à cause d'elle : « *Mais le radio pensait que des orages s'étaient installés quelque part, comme des vers s'installent dans un fruit; la nuit serait belle et pourtant gâtée : il lui répugnait d'entrer dans cette ombre prête à pourrir.* » (*Vol de nuit*, pp. 19, 20.) « *Le silence des bureaux lui plut... Sur les dossiers en ordre les grandes armoires étaient fermées. Dix années d'expérience et de travail. L'idée lui vint qu'il visitait les caves d'une banque; là ou pèsent les richesses. Il pensait que chacun de ces registres accumulait mieux que de l'or : une force vivante. Une force vivante, mais endormie, comme l'or des banques.* » (*Vol de nuit*, p. 76.)

On voit, dans ces deux exemples, comment une image s'impose à lui, puis s'enrichit en se développant. Il a ainsi comme des matrices d'images; par exemple la nuit comparée à une masse d'eau, à une mer. Cette image le hante. Le pilote revenu à terre sera le « *scaphandrier hors de son élément* » (*Courrier Sud*, p. 24). Et ainsi de suite. Souvent ses images naissent l'une de l'autre, s'enchaînent, se complètent, dans un calme et naturel déroulement : « *Les bergers de Patagonie vont, sans se presser, d'un troupeau à l'autre : il (l'aviateur) allait d'une ville à l'autre, il était le berger des petites villes. Toutes les deux heures il en rencontrait qui venaient boire au bord des fleuves ou qui brouaient leur plaine.* » (*Vol de nuit*, p. 18.) Les techniques, en soulignant les métaphores finales, très heureuses en effet, montreraient comme il les a bien préparées. Moi, je les crois nées spontanément d'une

vision familière comme un souvenir, et qu'il évoque d'abord, sans artifice.

Alors que chez Corneille, cet autre poète de la volonté, les rares images sont, comme on l'a dit, des images de résistance ou de mouvement, ce qui est naturel, celles de Saint-Exupéry sont le plus souvent statiques, suggérant le calme et la plénitude. Elles apportent à son style parfois fiévreux un apaisement du plus merveilleux effet. Il n'est point rare que des alinéas formés de petites phrases impatientes, nerveuses, dynamiques, se terminent, sur une cadence ralentie, par une calme vision pastorale et biblique : qu'on se rappelle celle du pilote aux yeux « *pleins de lune, comme un chevrier* ». Après l'accident qui a tué deux aviateurs, il évoque une vision de paix profonde, à peine triste : « *Rivière se souvient d'une vision qui avait frappé son enfance : on vidait un étang pour trouver un corps. On ne trouvera rien non plus, avant que cette masse d'ombre se soit écoulée de sur la terre, avant que remontent au jour ces sables, ces plaines, ces blés. De simples paysans découvriront peut-être deux enfants au coude plié sur le visage, et paraissant dormir, échoués sur l'herbe et l'or d'un fond paisible. Mais la nuit les aura noyés.* » (*Vol de nuit*, p. 151.)

Il faut insister sur le pouvoir suggestif de ses phrases parfois les plus simples. Notre mémoire en garde plusieurs, puissantes comme des présences. Suggestion visuelle : « *On voyait, sur les flaques d'eau, de grandes palmes de vent courir.* » (*Terre des hommes*, p. 22.) « *Les bielles du Diesel font des éclairs humides, barattent ce jet de lumière.* »

Suggestion auditive : « *Les vents alizés... essayaient la plage avec un bruit de soie.* » (*Courrier Sud*, p. 18.)

Suggestions de la solitude : « *Un moteur grondait quelque part. De Toulouse jusqu'au Sénégal on cherchait à l'entendre.* » (*Courrier Sud*, p. 21.) « *La Cordillère des Andes. Les neiges de l'hiver pesaient sur elle de toute leur paix.* » (*Vol de nuit*, p. 36.) « *Il leva les yeux sur les hommes. Il cherchait à reconnaître ceux d'entre eux qui promenaient à petits pas leur invention ou leur amour, et il songeait à l'isolement des gardiens de phares.* » (*Vol de nuit*, p. 75.)

Parfois, le style de Saint-Exupéry semble chargé d'un fluide. Il peut alors se passer des ressources les plus habiles; il devient magique, une incantation. Mauriac nous empoigne souvent par ce prestige-là. Combien de poèmes, même excellents, sont-ils gorgés d'autant de vraie poésie, que cette simple petite phrase de *Vol de nuit* (p. 152) surtout si on la replace dans le contexte : « *La nuit est riche, pleine de parfums, d'agneaux endormis et de fleurs qui n'ont pas encore de couleurs.* »

Ce pouvoir de suggestion, il ne faut pas le chercher dans un art très subtil, mais plutôt, je pense, dans la sincérité de l'artiste, — artiste doué évidemment d'antennes très sûres et d'une mémoire sensible qui garde fraîches les sensations perçues avec une extraordinaire acuité. C'est le vécu de ses notations qui s'impose d'abord, et son art est avant tout la probité, le souci de les rendre dans leur vierge intégrité. Qu'on en juge par cette notation de départ d'avion : « *Les premiers bonds sur l'air élastique s'amortissent, et le sol enfin paraît se tendre, luire sous les roues comme une courroie.* » (*Courrier Sud*, p. 27.) Et celle de la descente : « *Maintenant proche, comme le torrent sous un pont, le cours des choses s'accélère. C'est la débâcle de ce monde uni. Arbres, maisons, villages se séparent d'un horizon lisse, sont emportés derrière lui à la dérive.* » (*Courrier Sud*, p. 43.)

Ce panorama, du haut du ciel : « *Quel monde bien rangé aussi — 3.000 mètres. — Rangé comme dans sa boîte la bergerie. Monde loli, monde carrelé, où chaque champ touche sa haie, le parc son mur, Carcassonne où chaque mercière refait la vie de son aïeule. Humbles bonheurs parqués. Jouets des hommes bien rangés dans leur vitrine.* » (*Courrier Sud*, p. 29.)

Cette impression de vol dans la solitude sans point de repère : « *J'aurais pu ressentir cette immensité du désert au plus faible déplacement, mais ce paysage immuable bornait la pensée comme une chromo.* » (Courrier Sud, p. 169.)

Rapprochez de cette curieuse remarque celle par quoi il essaye d'expliquer pourquoi, dans son poste isolé de Cap Juby, il ne peut pas « réaliser » (comme on dit) son éloignement : « *Nous vivions les uns sur les autres en face de notre propre image, la plus bornée. C'est pourquoi nous ne savions pas être isolés dans le désert : il nous eût fallu rentrer chez nous pour imaginer notre éloignement, et le découvrir dans sa perspective.* » (Courrier Sud, pp. 18, 19.)

Tout nous en avertit, nous nous trouvons devant une œuvre de plein vent, non de cabinet. La nuit, le désert, l'océan, les étoiles, les cimes de montagnes y ont collaboré; et aussi le cœur et la pensée toujours attentifs d'un homme en pleine vie. Comme paraissent mesquins, à côté de cela, les raffinements des mandarins et des esthètes, ces impuissants! Saint-Exupéry ne les a point interrogés; il a mieux à faire. Je ne prétends point que son art ne soit pas conscient; sa culture, son large humanisme rendent même seuls possible une œuvre si justement équilibrée. Mais cela ne l'empêche pas de rejoindre, à son insu, les poètes naturels, qui ont « leurs voix », plus sûres que tous les artifices. Et c'est encore de cette leçon-là que, écrivains désorientés ou lecteurs déçus, nous éprouvions depuis longtemps le besoin.

CAMILLE MELLOU.

Jeanne d'Arc devant ses juges⁽¹⁾

Au cimetière Saint-Ouen

Le jeudi 24 mai 1431, M^o Jean Beaupère pénétra dans la prison de la Pucelle et l'avertit qu'elle allait être conduite en public pour être prêchée.

Comme on l'emmenait, Nicolas Loiseleur lui chuchota :

— Jeanne, reprenez l'habit de votre sexe; si vous faites ce que je vous dis, il ne vous arrivera point de mal. Vous serez remise entre les mains de l'Eglise.

On la fit monter en charrette pour l'emmenner dans le cimetière Saint-Ouen. Deux estrades y avaient été dressées l'une en face de l'autre. Sur la plus grande, destinée aux juges, se trouvaient Mgr de Beauvais, des évêques anglais et français, des abbés, prieurs, enfin vingt-sept Maîtres, Docteurs, licenciés, bacheliers et beaucoup d'autres personnages du parti des Anglais.

Sur l'autre estrade, où s'élevait une sorte d'ambon, siégeaient maître Guillaume Erard, recteur émérité de l'Université de Paris, chargé de prêcher la prisonnière; puis l'huissier Massieu et les greffiers Manchon et Bois-Guillaume. Entre les deux échafauds une foule innombrable de curieux mal contenus par les soldats anglais. Dans un coin, le bourreau, avec sa charrette, prêt à emmener la condamnée dès que la sentence aurait été prononcée.

On fit monter Jeanne sur l'ambon. Elle était en habit d'homme.

Maître Guillaume Erard commença ainsi son sermon : « Le

sarment ne peut porter de fruit s'il ne demeure attaché à la vigne. » Et il développa ce thème que tous les catholiques doivent demeurer attachés à la vraie vigne qui est l'Eglise, montrant Jeanne, par ses crimes, séparée de l'unité de l'Eglise et adressant force injures au roi Charles. Puis, désignant la Pucelle du doigt :

— C'est à toi, Jeanne, que je parle. Et je te dis que ton roi est hérétique et schismatique.

Mais elle ne put supporter qu'on offensât le roi de France. Relevant la tête :

— *Par ma foi, messire, cria-t-elle indignée, révérence gardée, je vous ose bien dire et jurer sous peine de ma vie, que mon roi est le plus noble et sage chrétien de toute la chrétienté, et qui mieux aime la Foi et l'Eglise, et n'est point tel que vous le dites.*

L'huissier la fait taire. Et le prédicateur termina son sermon.

Jeanne répartit :

— *Je vous répondrai. Pour ce qui est de la soumission à l'Eglise, j'ai demandé aux Juges que toutes les œuvres que j'ai faites et mes dits soient envoyés à Rome, devers notre Saint-Père le Pape, auquel et à Dieu premier je me rapporte. Quant à ce que j'ai fait, je l'ai fait de par Dieu. De ces dits et faits, je ne charge personne, ni mon roi, ni autre. S'il y a quelque faute, c'est à moi et non à un autre qu'il la faut attribuer.*

— Voulez-vous révoquer vos faits et dits qui sont réprouvés par les clercs?

— *Je m'en rapporte à Dieu et à notre Saint-Père le Pape.*

— Cela n'est pas suffisant. Comment pourrait-on aller quérir notre Saint-Père le Pape si loin? Il faut tenir pour vrai ce que les clercs et gens qui s'y connaissent ont déterminé au sujet de vos dits et faits.

On renouvela jusqu'à trois fois cette monition. Jeanne se montrait toujours inébranlable.

Mgr de Beauvais s'était rendu au prêchement, muni de deux sentences. L'une, pour le cas où elle ne se rétracterait pas, l'abandonnait au bras séculier; l'autre, au cas où elle abjurait, la condamnait à la prison perpétuelle. L'accusée, refusant de se soumettre, l'évêque Cauchon prit la plus rigoureuse des sentences et commença de lire : « Au nom du Seigneur, ainsi soit-il. Tous les pasteurs de l'Eglise qui ont à cœur de prendre un soin fidèle de leur troupeau... »

Pendant qu'il lisait, les clercs qui se tenaient auprès de Jeanne d'Arc la pressaient de se soumettre. Loiseleur se pencha vers elle et l'engagea à reprendre l'habit féminin. A son tour, Maître Guillaume Erard intervint :

— Jeanne, révoques tes dits ou nous t'abandonnerons à la justice séculière.

Alors, Jeanne :

— *Je n'ai rien fait de mal. Je crois aux douze articles du Symbole et aux dits préceptes du Décalogue. Au surplus, je m'en remets à la Cour romaine et veux croire tout ce qu'enseigne la Sainte Eglise.*

Mgr de Beauvais interrompit alors sa lecture. Maître Erard en profita pour lire à Jeanne la cédule qui contenait les points qu'elle devait abjurer.

Jeanne répondit qu'elle n'entendait point ce que c'était qu'abjurer et avait besoin d'être conseillée. Alors, Maître Guillaume Erard chargea l'huissier Jean Massieu de lui rendre ce service. L'huissier avertit Jeanne que si elle refusait de reconnaître les dits articles, elle serait brûlée. Il lui conseilla de s'en rapporter à l'Eglise universelle si elle devait abjurer ou non.

Docilement, Jeanne répéta le conseil de Jean Massieu :

— *Je m'en rapporte à l'Eglise universelle si je dois abjurer ou non.*

Mais cette déclaration parut insuffisante à Maître Erard qui répliqua avec colère : « Tu abjureras et signeras présentement cette cédule ou tu seras brûlée. »

(1) Voir la *Revue catholique* des 16 et 23 février.

Et il ajouta que si elle se soumettait, elle serait délivrée de prison.

Il paraît établi que ce ne fut pas la seule promesse que l'on fit pour la séduire. On lui aurait assuré que si elle signait et abjurait, elle serait remise aux mains de l'Eglise; qu'elle aurait une femme avec elle; qu'elle irait à la messe et recevrait l'Eucharistie; qu'enfin, on la mettrait hors des fers.

De toutes parts dans la foule on lui criait : « Jeanne, Jeanne, faites ce qui vous est conseillé. Voulez-vous vous faire mourir? »

— *Vous vous donnez beaucoup de peine pour me séduire, s'écria-t-elle.*

Cependant, un grand murmure s'éleva dans l'assistance. Déjà des pierres s'abattaient sur l'estrade des juges; des épées menaçaient; Laurent Calot, secrétaire du roi d'Angleterre, et quelques autres, prenaient violemment à parti Cauchon.

Alors intervint le comte de Warwick. S'avançant vers les juges :

— Les affaires du roi vont mal, leur dit-il, cette fille va nous échapper :

Quelqu'un lui répondit :

— Seigneur, n'ayez cure; nous la rattraperons bien.

Cependant, la colère des Anglais, les cris de la foule, tant de conseils et de promesses dont on accablait sa faiblesse avaient mis Jeanne presque hors de sens. Oppressée, terrifiée, elle s'écria, les mains jointes :

— *Je me soumetts au jugement de l'Eglise, priant saint Michel de me diriger et de me conseiller.*

Loiseleur la félicita de sa soumission :

— Jeanne, lui dit-il, vous avez fait une bonne journée. S'il plaît à Dieu, vous avez sauvé votre âme.

Maître Erard feignit de prendre cette déclaration pour une abjuration en règle. En hâte, il pressa l'huissier Massieu de relire la cédule à Jeanne qui répéta après lui les articles. Arrivé au bout, il lui tendit une plume et elle fit une croix au bas de la cédule. Au grand étonnement des assistants, elle souriait.

Laissant alors la première sentence, Mgr de Beauvais prit la seconde et la lut au milieu des jurements des Anglais furieux de voir échapper leur proie.

La sentence concluait ainsi :

« Parce que tu as abjuré toute l'hérésie, nous t'absolvons par les présentes des liens de l'excommunication qui te tenaient enchaînée... Mais, parce que tu as péché témérairement, nous, juges, notre modération et notre clémence étant sauvées, nous te condamnons finalement et définitivement à la prison perpétuelle, avec le pain de douleur et l'eau d'angoisse, de telle sorte que là tu pleures tes fautes et que tu n'en commettes plus. »

Naturellement, Jeanne n'avait pas saisi le contenu de la sentence rédigée en latin. Candidement, la lecture achevée, elle dit aux juges :

— *Or çà, entre vous, gens d'Eglise, menez-moi en vos prisons, que je ne sois plus entre les mains de ces Anglais.*

— Menez-la où vous l'avez prise, ordonna le seigneur-évêque.

Tandis qu'elle retournait en charrette à la tour, les soldats anglais l'insultaient sous l'œil approbateur de leurs chefs.

Elle reprit des vêtements de femme et se laissa raser la tête.

La cause de relapse

Le 25 mai, dimanche de la Trinité, l'étonnante nouvelle se répand dans Rouen que la Pucelle a repris ses vêtements virils.

Le lundi 28 mai, Mgr de Beauvais se rend à la prison et vient constater la rechute de la prisonnière. Elle pleure. Cauchon lui demande pourquoi elle a repris l'habit d'homme.

— *Je l'ai pris de ma volonté et sans nulle contrainte : j'aime*

mieux un habit d'homme qu'un habit de femme. Je n'ai jamais entendu faire serment de ne point le reprendre.

Il est plus convenable pour moi de reprendre et de porter un habit d'homme, étant avec des hommes... Je l'ai repris pour ce qu'on ne m'a pas tenu ce qu'on m'avait promis, c'est à savoir me permettre d'aller à la messe, recevoir mon Sauveur, et me mettre hors de fers.

— Depuis jeudi dernier, avez-vous entendu vos Voix?

— *Oui.*

— Que vous ont-elles dit?

— *Dieu m'a mandé par sainte Catherine et sainte Marguerite la grande pitié de cette trahison que j'ai consentie, en faisant abjuration et rétractation pour sauver ma vie et que je me damnais pour sauver ma vie... Avant jeudi, mes Voix m'avaient bien dit ce que je ferais et que j'ai fait ce jour-là... Quand j'étais sur l'échafaud, mes Voix me dirent : « Réponds hardiment à ce prêcheur! » C'est un faux prêcheur. Tout ce que j'ai dit, je l'ai dit par crainte du feu...*

— Au moment de votre abjuration, vous avez reconnu que vous vous étiez vantée mensongèrement que vos Voix fussent saintes Catherine et Marguerite?

— *Je n'entendais point faire ou dire cela. J'aime mieux faire ma pénitence en une fois, c'est-à-dire mourir, qu'endurer plus longuement le supplice de la prison... Ce qui était en la cédule d'abjuration, je ne l'entendais point... Je n'ai alors eu l'intention de rétracter qu'autant que ce serait le bon plaisir de Messire... Si les juges le veulent, je reprendrais habit de femme : pour le reste, je n'en ferai autre chose.*

A ce qu'il semble, le procès-verbal officiel, rédigé sous la pression des Anglais, cèle une partie des explications de Jeanne. Au témoignage de Manchon, la prisonnière, interrogée sur la cause qui l'avait mue à reprendre l'habit viril, aurait répondu qu'elle ne l'avait fait que pour défendre sa pudeur; qu'elle n'était pas en sécurité sous l'habit de femme avec ses gardiens; que ceux-ci avaient voulu attenter à son honneur, ce dont elle s'était plainte inutilement plusieurs fois à Mgr de Beauvais et au comte de Warwick.

D'après Jean Massieu, on aurait organisé un véritable traquenard pour contraindre la prisonnière à reprendre les habits virils. On lui aurait enlevé les habits de son sexe, pour y substituer des habits d'homme.

Au sortir de la prison, Cauchon ne put contenir sa joie. Rencontrant le comte de Warwick :

— *Farewell!* Faites bonne chère, lui cria-t-il, c'est fait, elle est prise.

Le supplice

Le lendemain mardi 29 mai le tribunal se réunit. Quarante-deux assesseurs furent invités à opiner sur la rétractation de la Pucelle. Ils furent presque tous unanimes à la déclarer hérétique et relapse. En conséquence, le seigneur-évêque rédigea le mandement qui assignait la prisonnière à comparaître le lendemain sur la place du Vieux-Marché.

Le mercredi 30 mai, vers 6 heures du matin, les frères-prêcheurs Martin Ladvenu et Isembart de la Pierre se rendirent dans la prison de Jeanne pour lui annoncer qu'elle serait brûlée ce jour-là :

— *Hélas! s'écria-t-elle, me traite-t-on aussi horriblement et cruellement qu'il faille que mon corps net et entier, qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consumé et réduit en cendres! Ah! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée. Oh! j'en appelle devant Dieu, le grand Juge, des grands torts et ingravances qu'on me fait.*

Tandis qu'elle se lamentait, Mgr de Beauvais et le Vicaire inquisiteur pénétrèrent dans la prison.

— *Evêque*, lui cria Jeanne, *je meurs par vous!*

Il feignit de la plaindre :

— *Hélas!* répartit Jeanne, *si vous m'eussiez mise aux prisons de Cour d'Eglise, ceci ne me fût pas advenu. C'est pourquoi j'en appelle de vous devant Dieu.*

Elle aperçut Pierre Maurice, à qui, mélancoliquement, elle demanda :

— *Maître Pierre, où serai-je ce soir?*

— N'avez-vous pas bonne espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ?

— *Oui*, soupira-t-elle, *Dieu aidant je serai en Paradis.*

On permit à la condamnée de se confesser. Frère Martin Ladvenu l'ouït deux fois en confession.

Cauchon permit aussi de lui donner la communion et tout ce qu'elle demanderait.

Sur les 9 heures du matin on la fit monter en charrette, et on la mena à la place du Vieux-Marché, près de l'église Saint-Sauveur.

La place était garnie de soldats anglais qui contenaient avec peine une foule innombrable. Les fenêtres regorgeaient de spectateurs. Les rues avoisinantes et jusqu'aux toits des maisons et des halles étaient noirs de curieux.

Sur la place se dressaient trois échafauds : le plus vaste, destiné aux juges; un autre sur lequel devait être exposée la condamnée pendant qu'on la prêcherait; enfin, au milieu de la place, l'échafaud du bûcher. Il était fait de plâtre et chargé de bois. Au poteau qui le surmontait était cloué cet écriteau :

« Jehanne qui s'est fait nommer la Pucelle, menteresse, pernicieuse, abuseresse du peuple, divineresse, superstitieuse, blasphémeresse de Dieu, présomptueuse, malcréant de la Foy de Jhésuscris, vanteresse, ydolatre, cruelle, dissolue, invocateresse de diables, apostate, seismatique et hérétique. »

Comme la charrette s'ébranlait, Loiseleur, bourrelé de remords, se précipita aux genoux de la condamnée :

— Pardon, pardon! suppliait-il.

Sans l'intervention du comte de Warwick, les Anglais, furieux, l'auraient tué.

Arrivée sur la place, on hissa Jeanne sur l'échafaud, adossé au pignon de la halle. Elle portait une robe longue. Sa tête rasée était couverte d'un chaperon.

Maître Nicolas Midi prit place à ses côtés sur l'échafaud et se mit à la prêcher. Longuement, il développa ce texte de saint Paul : « Si un membre souffre, tous les membres souffrent. » Il conclut par ces mots : « Jeanne, va en paix! L'Eglise ne peut plus te défendre et t'abandonne au bras séculier. »

Alors, Mgr de Beauvais prononça la sentence :

« ... Nous décidons que toi, Jeanne, membre pourri dont nous voulons empêcher que l'infection se communique aux autres membres, tu dois être rejetée de l'unité de l'Eglise, arrachée de son corps et livrée à la puissance séculière. Et nous te rejetons, nous t'arrachons, nous t'abandonnons, priant que cette même puissance séculière, en deçà de la mort et de la mutilation des membres, modère envers toi sa sentence. »

Jeanne se prit à pleurer. Agenouillée, elle invoqua la Vierge, les Archanges, ses saintes. Aux prêtres présents elle demanda l'aumône d'une messe.

Elle exprima le désir d'avoir une croix : un Anglais en improvisa une avec un bâton. Après l'avoir convertie de baisers, elle la mit dans son sein.

Mais ce pauvre simulacre ne suffisait pas à sa piété; elle eût voulu l'image de Jésus crucifié.

Sur sa demande, un clerc apporta la croix de l'église Saint-Sauveur. Longtemps, elle la tint pressée contre son cœur. Elle la couvrait de larmes et de baisers.

Cependant, les soldats anglais s'impatientaient.

— Quoi donc? prêtre, ricanaient-ils, nous feras-tu dîner ici?

On ôta à la Pucelle son chaperon et l'on coiffa sa tête rasée d'une mitre de papier sur laquelle était écrit : « Hérétique, relapse, apostate, idolâtre. »

— *Je ne suis ni hérétique, ni schismatique*, protesta-t-elle.

Puis elle s'écria :

— *Ah! Rouen! j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort.*

Pendant qu'elle montait au bûcher qui était fort haut, les gens d'église quittaient leur estrade pour ne pas encourir les censures ecclésiastiques réservées aux prêtres qui assistent à des supplices. Plusieurs d'entre eux avaient peine à retenir leurs larmes. On la lia au poteau. Elle se laissa faire avec docilité. Elle écoutait les exhortations de frère Ladvenu qui se tenait à ses côtés.

Sur sa prière, frère de la Pierre tenait la croix levée devant elle. Sans cesse Jeanne invoquait Jésus, sainte Catherine et saint Michel.

Cependant le bourreau avait mis le feu au bûcher. Déjà les flammes crépitaient. Inquiète pour frère Ladvenu, Jeanne le supplia de descendre.

Elle demanda de l'eau bénite. Le feu gagnait et l'entourait de toutes parts. Dans la fumée et les étincelles, on l'entendit crier d'une voix forte : « *Jésus!* » Six fois elle prononça le nom de son Sauveur, puis inclina la tête et rendit l'esprit.

Vers 4 heures, le brasier s'étant un peu apaisé, le bailli donna l'ordre au bourreau d'écartier les flammes, afin que le peuple fût assuré que la Pucelle des Armagnacs avait bien été brûlée. Au grand étonnement de tous, le cœur et les entrailles se retrouvèrent intacts dans les cendres. On les jeta à la Seine.

Le courage que la pauvre fille avait déployé dans le plus horrible des supplices avait ému ses ennemis.

Il n'y avait pas jusqu'au bourreau qui ne parût bouleversé :

— Nous sommes tous perdus, répétait-il, nous venons de brûler une sainte.

Réhabilitation et glorification

Sans tarder, Mgr de Beauvais voulut réagir contre ce revirement de l'opinion publique. Neuf jours après le supplice, le 7 juin, il ouvrit une information auprès des assesseurs qui avaient entendu la Pucelle dans sa prison, quand on la conduisit au bûcher.

Il leur extorqua une sorte de procès-verbal posthume dans lequel étaient consignées les prétendues rétractations de Jeanne. Conduite à la mort, la Pucelle aurait déclaré qu'elle voyait bien, enfin, que ses Voix l'avaient déçue, puisqu'elles lui avaient vainement promis sa délivrance.

Cette information servit de prétexte à une lettre latine de justification que Cauchon et le Grand Conseil expédièrent le lendemain, sous le nom du roi Henri VI, à l'empereur Sigismond, aux rois, ducs et princes de la chrétienté. On y lisait que la Pucelle avait été justement brûlée, en exécution d'un jugement inattaquable, après avoir confessé elle-même son imposture.

Le 28, la Grande Chancellerie d'Angleterre expédia nouvelles lettres, en français cette fois, aux prélats, ducs, comtes, seigneurs et à toutes les cités du royaume de France. On leur faisait savoir que le roi Henri et les conseillers avaient eu grande pitié de la Pucelle; qu'on ne l'avait fait mourir que par sollicitude et zèle pour la foi chrétienne. L'Université de Paris écrivit, elle aussi,

dans le même sens, une lettre circulaire à l'Empereur, au Saint-Père et aux cardinaux.

Tous les frais du procès de Jeanne d'Arc furent payés par le gouvernement anglais.

— *Avant sept ans, avait déclaré Jeanne, les Anglais perdront un plus grand gage que celui qu'ils ont perdu devant Orléans!*

Le 13 avril 1436 le connétable de Richemont entra dans Paris. La capitale du royaume se rangea dans l'obéissance du roi Charles. Ainsi se réalisait la prédication de la Pucelle.

Lors du recouvrement de la Normandie, le Roi victorieux voulut réhabiliter les pompes du sacre, en réhabilitant celle qui l'y avait conduit. Entré à Rouen le 10 novembre 1449, il chargea, le 15 février suivant, Guillaume Bouillé, ancien recteur de l'Université de Paris, d'ouvrir une information préalable sur le procès de la Pucelle. Condamnée par un tribunal ecclésiastique, c'est à l'Eglise qu'il appartenait de réhabiliter Jeanne d'Arc.

En avril 1452, le cardinal d'Estouteville fut envoyé comme légat du pape Nicolas V pour négocier, auprès du roi de France, la paix avec l'Angleterre et la croisade contre les Turcs. On en profita pour ouvrir une nouvelle information à Rouen, avec l'assistance de Jean Brehal, inquisiteur de la Foi. Mais l'intervention du Légat ayant déplu au Pape, la procédure subit, durant trois ans, un temps d'arrêt.

Heureusement le gouvernement de Charles VII trouva un biais. A la place du roi on fit intervenir, comme partie plaignante, la famille même de Jeanne. En 1454, la mère de la Pucelle et ses deux fils, Pierre et Jean de Lys, réclamèrent la révision du procès de Rouen. Nicolas V étant mort sur ces entrefaites, son successeur Calixte III désigna Jean Jouvenel des Ursins archevêque de Reims, Guillaume Chartier, évêque de Paris, Richard Olivier, évêque de Coutances, pour procéder concurremment avec le Grand Inquisiteur de France, à la révision du procès.

Le 7 novembre 1455, Isabelle Romée et ses deux fils se rendirent à Notre-Dame de Paris. Un long cortège d'ecclésiastiques, de séculiers et de prudes femmes les accompagnait. Ils venaient réclamer justice. Les dénonciateurs et accusateurs de l'infortunée Pucelle furent assignés à comparaître le 12 novembre. Aucun ne se présenta. Répudiant la mémoire de leur parent, les héritiers de l'évêque Cauchon se réclamèrent de l'amnistie accordée par le roi Charles, lors du recouvrement de la Normandie.

Le 7 juillet 1456 le jugement de 1431 fut cassé et frappé de nullité comme injuste, inique et mal fondé. Dans la grande salle du Palais archiépiscopal de Rouen, les juges déclarèrent Jeanne pure de toute infamie. En réparation de son trépas injuste et ignominieux, ils firent lacérer publiquement les douze articles de son jugement, ordonnèrent deux processions générales et l'érection d'une croix expiatoire sur la place du Vieux-Marché où la libératrice avait souffert mort et passion pour le salut de la France.

C'est Mgr Dupanloup qui, en 1869, prit l'initiative de solliciter, pour Jeanne, « les honneurs que l'Eglise rend aux bienheureux ». Le 27 janvier 1894 la Pucelle reçut le titre de « Vénérable ». Le 18 avril 1909, elle fut proclamée « Bienheureuse » et le 16 mai 1923 elle fut canonisée par le pape Benoît XV qui, en présence de nombreux cardinaux, patriarches, archevêques, évêques et supérieurs d'ordre religieux, proclama : « En l'honneur de la sainte et indivisible Trinité... nous décrétons et définissons sainte... la bienheureuse Jeanne d'Arc, statuant que sa mémoire devra être célébrée tous les ans le 30 mai dans l'Eglise universelle. »

Peu après, le 24 juin 1923, une loi française instituait une fête nationale en l'honneur de la sainte de la Patrie.

Aux origines du réveil flamand

Il est malaisé de comprendre ce qui se passe sous nos yeux. Victimes de la « fascination de la bagatelle » ou de l'actualité tapageuse, nous avons peine à attribuer aux hommes et aux choses la proportion précise et le coefficient adéquat. Seul le recul de l'histoire nous permet de dégager avec quelque sûreté des dominantes, des tournants, des sommets. Les « Mémoires » des généraux de la guerre 14-18 attestent à quel point les acteurs même du drame ignoraient parfois l'importance de tel repli ou de tel coup de main qui déclenchait la victoire.

Ce manque de perspective exacte est particulièrement sensible dans l'appréciation des mouvements politiques. La valeur d'un homme ou d'une initiative ne dépend pas du tintamarre qui l'escorte ni des polémiques qu'il soulève. Le temps seul, qui est, comme on sait, galant homme, redresse les jugements précipités et fait émerger de l'oubli les hommes dont le message devançait leur époque ou dont la discrétion estompait le talent.

Dans l'histoire du mouvement flamand on assiste à une mise au point de ce genre. La figure de Louis De Raet, disparu il y a quelque vingt-cinq ans, prend aujourd'hui un relief de plus en plus accusé. Son rôle de pionnier du réveil flamand a été exposé, dernièrement, ici même par M. Max Lamberty, neveu du distingué économiste. Un buste a été inauguré, au cours d'une séance académique, à l'Université de Gand. Un recueil de ses écrits vient de paraître sous le titre *Over vlaamsche volkskracht* (1). Notre rôle se bornera à présenter ce livre. Il se dévise en trois parties nettement distinctes : une introduction par M. Lamberty, un choix de textes de Louis De Raet, un exposé *up to date* de l'économie flamande actuelle par M. Eyskens, de l'Université de Louvain.

L'introduction nous découvre la physionomie morale et intellectuelle de De Raet. Fonctionnaire au ministère de l'Industrie et du Travail, de 1896 à 1914, date de sa mort, rien n'attire l'attention du grand public sur cet économiste féru de statistiques. Dans les milieux flamands cependant il va jouer un rôle que tout le monde se plaît aujourd'hui à reconnaître. Dans le Memorial que nous présentons, l'énumération bibliographique des écrits de Louis De Raet occupe six pages. Dans une très large mesure ce sont des œuvres de circonstance et de polémique. Il est curieux d'observer à quel point son attitude intellectuelle diffère de celle d'un autre leader du mouvement flamand d'avant-guerre : Vermeylen. Celui-ci, partisan de l'idéal anarchiste, prône les droits de l'individu, ne croit pas au salut par l'enseignement et condamne sans rémission l'Etat, la société et la politique. Celui-là, au contraire, mettra l'accent sur l'aspect social des problèmes et sur le rôle éducatif de l'Université. C'est dans ce double domaine d'ailleurs que De Raet mérite son titre incontesté de pionnier. Il fournira au mouvement flamand ses conceptions économiques supplantées jusqu'alors par des préoccupations avant tout littéraires. Il sera aussi le théoricien du mouvement qui conduira à la flamandisation de l'Université de Gand. Son originalité et sa force viendront de la fusion de ces deux causes qui lui sont également chères et qui s'imposeront d'ailleurs comme des exigences indissolubles.

Dans présent recueil on a groupé les principales contributions doctrinales de De Raet sous les titres suivants :

- I. Le développement économique flamand depuis le Moyen-Age jusqu'à la fin du XVIII^e siècle;
- II. Le même développement depuis le début du XIX^e siècle jusqu'au XX^e siècle commençant;
- III. Les nouvelles voies;
- IV. Université et peuple;
- V. Aperçus sur la lutte pour l'Université flamande.

Bien des pages n'ont aujourd'hui qu'un intérêt rétrospectif et historique, mais elles révèlent un penseur vigoureux, précis et concentré; animé d'une passion lucide, armée non de lyrisme mais de statistiques patientes. Précieux arsenal d'arguments et de points de vue ces pages furent, à leur heure, largement exploitées et étoffèrent mainte éloquence. En liant étroitement les revendications culturelles et les exigences sociales, De Raet réussit à rendre populaire et démocratique la cause de l'Université gantoise.

Les économistes s'attacheront sans doute aux pages très denses consacrées à l'économie en Flandre à travers les âges. A commencer par la longue et victorieuse lutte du paysan qui conquiert son sol en refoulant la mer. Combat épique, si célèbre au Moyen-Age que Dante le chanta :

*Quale i Fiammenghi tra Guizzante e Bruggia
Temendo 'l fliotto che in ver lor s'avventa
Fanno lo schermo perche il mar si fuggia...*

(Comme entre Kadzand et Bruges, les Flamands craignant le flot qui vers eux se précipite, construisent des digues pour repousser la mer...)

En passant par les douloureuses et multiples crises qui s'abattent sur le pays et causent une trop longue décadence, on pourra y suivre aussi toutes les fluctuations démographiques dues à l'industrialisation, à l'émigration, etc. Une histoire de Belgique pourra utilement s'enrichir de ces apports trop peu exploités. Ils éclairent d'ailleurs encore le présent le plus immédiat en dévoilant les constantes et les génératrices de notre histoire.

La dernière partie du livre renferme une étude sur « la puissance populaire flamande d'aujourd'hui » par le professeur G. Eyskens. Elle prolonge jusqu'à nous les avenues ouvertes par L. De Raet. Problèmes démographiques, charbonniers, industriels, agricoles, maritimes, bancaires et même coloniaux sont étudiés, chiffres à l'appui et interprétés en fonction du renouveau flamand. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ce dédale de statistiques. Disons seulement que l'on trouvera dans ce chapitre final une ample moisson de données et de renseignements qui complètent heureusement ce riche ensemble documentaire.

Ce recueil, à la gloire de L. De Raet, enrichit notre histoire nationale. A ce seul titre déjà il mérite le plus large accueil.

LÉON SUENENS,
Professeur de philosophie morale.

La voix de nos Evêques

Exhortation à la prière et à la pénitence,
par S. Exc. Mgr Lamiroy, Evêque de Bruges.

Résumé de l'encyclique « Summi Pontificatus »
par S. Exc. Mgr Coppieters, Evêque de Gand.

Nous signalons dans ce dernier article les mandements de Carême des deux Flandres.

Mgr Lamiroy, docteur et maître en théologie, auteur d'un savant ouvrage sur la nature du Sacrifice de la Messe, donne à ses diocésains une leçon de catéchisme élémentaire. Il ne surévalue pas la culture théologique de son lecteur moyen. Et n'a-t-il pas évidemment raison? Le grand obstacle à la rechristianisation de la vie moderne n'est sans doute pas ce que l'on croit généralement. Ce ne sont pas les conditions sociales et politiques du monde actuel, ce ne sont pas les grands moyens d'influence aux mains des incroyants et parfois des ennemis de l'Eglise. Plus profondément et plus radicalement, c'est l'ignorance religieuse. La religion catholique est à base doctrinale. « La foi, écrit saint Paul, est le fondement de l'édifice spirituel que doit constituer une vie et une destinée chrétiennes. » L'Evêque de Bruges rappelle en termes très clairs quelques-unes des vérités de la foi. Il les répète, il les martèle. Il se souvient du conseil de saint Paul à Timothée : « *Insta opportune, importune*; Insiste autant qu'il le faudra, autant que possible, dussent les auditeurs et les lecteurs en être quelque peu importunés. »

Les vérités sur lesquelles Mgr Lamiroy insiste vigoureusement sont particulièrement opportunes, même si tel chrétien superficiel est importuné par leur proclamation réitérée. Nous n'aurons la paix, la paix extérieure et la paix intérieure, qu'à force de prières et au prix de généreuses pénitences.

L'Evêque de Gand prie ses diocésains de méditer encore sur l'encyclique *Summi Pontificatus*. C'est un document que l'on n'épuise pas par une lecture même attentive. Il faut la reprendre et la relire en y mettant tout son esprit de foi, toute son âme. Et pour aider à cette étude de la première Encyclique de Pie XII, Mgr Coppieters en souligne et en résume les principaux enseignements.

Nous voudrions également, avant de clore cette série d'articles sur les mandements de Carême de nos Evêques, mettre en lumière quelques vérités essentielles qui se retrouvent dans toutes les lettres des Evêques belges et dans l'Encyclique du Pie XII en face des formidables événements et de la situation impénétrable qui tiennent depuis six mois les esprits et les cœurs en suspens.

* * *

Et d'abord, voici une antinomie, une contradiction apparente de l'enseignement catholique, de l'Evangile lui-même en sa profonde simplicité.

Le surnaturel est enraciné dans la nature. Il a besoin de la nature, il l'utilise. La nature est son instrument.

Il semblerait donc que, meilleures sont les conditions naturelles, plus grandes sont les possibilités surnaturelles. Et en principe, c'est vrai. Mais il faut noter que le surnaturel, tout en utilisant les ressources naturelles, en reste fort indépendant. La charité, la force, la prudence, toutes les vertus surnaturelles s'exercent dans les conditions les plus diverses. Ces conditions,

la grâce s'en empare vigoureusement. Elle ne plane pas au-dessus de ces conditions. Elle s'y insère, elle s'y incarne. Mais elle eût fait de même si d'autres conditions lui avaient été données. Elle ne doit pas s'attacher à ces conditions pour elles-mêmes. Elle se sert du naturel et du temporel, mais elle se garde bien de s'y asservir. Et plus ces conditions lui sont extrinsèques, plus elle doit en être détachée et indépendante, les influençant et se défendant d'en être influencée.

La science est un bel instrument de vie surnaturelle. Si l'homme s'y attache, s'il en fait un but au lieu d'un moyen, elle tombe sous la condamnation de saint Paul : *scientia inflat*.

Les biens matériels sont dans une certaine mesure nécessaires, et au delà de cette mesure ils peuvent être utiles à la réalisation de notre destinée. Mais ce sont les instruments les moins essentiels de notre vie supérieure. S'y attacher alourdit l'âme. Et la pauvreté est, à tout prendre, une condition plus favorable. Bienheureux les pauvres !

Ce qu'il importe de remarquer et de retenir, c'est que le temporel, donné à l'homme par le Créateur dans un but surnaturel, devient un obstacle lorsque le cœur s'y laisse prendre. Aussi les périodes de l'histoire et les milieux qui ont le plus abondé des biens de ce monde ne sont pas les plus favorables aux conquêtes et aux progrès du catholicisme. La nature humaine est telle qu'il ne lui faut pas trop de confort ni trop de sécurité. Voyez les peuples qui, durant notre époque, sont restés le plus fidèles à l'Eglise, pendant que d'autres se libéraient prétendument de sa tutelle moyen-âgeuse. Ce sont des peuples pauvres et persécutés : l'Irlande, la Pologne. Non pas que la persécution ou la pauvreté soient des biens en soi. Mais la richesse et la sécurité sont pour la faiblesse humaine un danger auquel, normalement, elle n'échappe guère.

D'où la secousse profonde donnée aux âmes par les événements actuels. Ils réveillent de l'engourdissement qu'instillent aux hommes les biens et les jouissances et les assurances de ce monde. Ils révèlent la précarité de ces biens, de ces jouissances et de ces assurances. Ils retournent la soif de bonheur, qui fait le fond de notre nature, vers les biens essentiels et indéfectibles, vers la vraie raison d'être et le but de notre existence. Pie XII n'hésite pas à miser sur cette secousse qui ébranle le monde jusqu'en ces fondements. Il y trouve un motif d'espérance en un avenir plus chrétien que la période qui s'achève. Il s'explique ainsi l'attention beaucoup plus grande et beaucoup plus sympathique apportée par les peuples et par leurs chefs aux paroles et aux interventions des porte-parole de l'Eglise et particulièrement du Souverain Pontife.

* * *

A une condition cependant. Et combien essentielle ! Il ne suffit pas de se dépendre du temporel. Il importe infiniment plus de se donner au surnaturel. Sinon, le ressort de civilisation qui était faussé sera détendu, mais non remplacé ni redressé ou retrempe.

Un des aspects les plus remarquables de la doctrine catholique à cet égard est que le divin, le religieux, dont nous venons de dire qu'il doit se garder libre et indépendant du temporel, lui est cependant d'une utilité inappréciable. Lorsque l'homme s'élève au-dessus du temps et des réalités terrestres, lorsque l'unique nécessaire, pour lui, est le supraterrestre, le surnaturel, le divin, l'éternel, il est dans les conditions idéales même pour faire œuvre terrestre. Saint Thomas d'Aquin était l'homme le plus détaché que vous puissiez imaginer de la science et surtout du renom de science et de philosophie. Il a laissé sans regret la *Somme* inachevée. C'est pourtant le penseur le plus intrépide et le plus circonspect, le plus solide et le plus audacieux, le plus novateur et le plus fidèle aux meilleures traditions, le plus

objectif, le plus soumis au réel qui fut et qui peut être sera jamais. Il constitue la réussite intellectuelle et géniale la plus étonnante des siècles. Son indépendance surnaturelle le libérait de tout ce qui détourne l'esprit de son objet et de ce qui ralentit l'effort de la volonté dans l'accomplissement d'un devoir d'état. La sainteté en faisait un homme d'étude, un chercheur, un maître parfait.

Nous devrions dire la même chose de l'art du bienheureux Fra Angelico et de la politique de saint Louis, roi de France.

C'est la médiocrité chrétienne qui a pu donner prétexte aux contempteurs de l'Evangile pour l'accuser d'assombrir la vie et d'entraver le progrès. Cette erreur funeste entre toutes a été exprimée avec une vigueur effrayante par le poète Carducci lorsque dans son *Hymne à Satan* il maudit le Christ dont la croix dressée sur le monde a rendu la vie des hommes et des peuples plus laide et plus malheureuse.

La préoccupation qui est maintenant dans tous les esprits et dans tous les cœurs, la préoccupation de la paix nous aidera à faire sentir combien ce blasphème éclate de fausseté et d'injustice.

Nous le demandons à quiconque en toute loyauté : Est-ce parce qu'il y avait dans le monde trop d'Evangile que la paix y est devenue impossible ? N'est-ce pas le contraire qui est évident ? Sans doute, il faut à la paix des conditions techniques, politiques, économiques et militaires, qui lui sont indispensables. Mais il lui faut aussi des conditions morales, non moins nécessaires. Et les conditions morales favorisent les conditions techniques. Elles les conditionnent, si l'on nous permet cette superposition de mots.

La question fondamentale devant laquelle nous sommes replacés brutalement par les événements est une question morale et religieuse. Il ne s'agit de rien moins, déclare sans hésiter Pie XII dans *Summi Pontificatus*, que d'une rééducation chrétienne des consciences, de l'opinion publique, des sociétés. De la réussite de cet effort nécessaire dépend l'avenir des peuples et de la civilisation.

Combien le Pape Pie XI avait raison lorsqu'il dénonçait les dangers mortels, non seulement au point de vue religieux, mais aussi pour la paix et le progrès de l'humanité, que constituent le communisme et le nationalisme exagéré. Les faits le prouvent, maintenant, de façon irréfutable pour les moins clairvoyants pourvu qu'ils se dégagent quelque peu des préjugés et des passions. Et il est saisissant que les deux erreurs condamnées se soient rejointes, alors qu'elles apparaissent en ce temps-là comme les deux positions les plus éloignées et les plus opposées qu'il fût possible de concevoir.

Problème moral et de doctrine religieuse que le problème de la paix. Problème qui relève aussi, il va de soi, et plus encore que de l'effort des hommes, du gouvernement de la Providence. Sans Dieu et sans le Christ, c'est l'échec infaillible, c'est la décadence irrémédiable, à plus ou moins brève échéance. Il faut que le fonctionnement de la vie des nations recherche un accord meilleur avec les vues providentielles, qui sont, par leur but, toutes surnaturelles. Et que notre prière, la prière de toutes les âmes qui croient, de toutes les âmes de bonne volonté, attire sur le monde les miséricordes exceptionnelles dont il a aujourd'hui plus que jamais le besoin absolu.

Telles sont, peut-être, les grandes lignes des enseignements et des directives du Saint-Siège et de toute la hiérarchie catholique au sujet de la guerre et de la paix, de l'épreuve effroyable où l'humanité se trouve engagée. La *Revue catholique des idées et des faits* est dans sa mission et dans sa tradition lorsque, à de tels enseignements et de telles exhortations, elle s'efforce d'assurer un écho fidèle et prolongé.

LOUIS PICARD.



Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : Générale • Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVES fr,	1.164.210.000.00
FONDS SOCIAL fr.	1.960.210.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Gaston Blaise, Vice-Gouverneur;
Arthur Bemelmans, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Edgard Stein, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur honoraire;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
H. Vermeulen;
le comte de Paloul;
Henri Goffinet;
Comte L. Cornet de Ways Ruart;
Ivan Orban.

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas.

POUR 30 FR. vous recevrez dès aujourd'hui et **jusqu'au 31 mars 1940**

Chaque matin : « **Le Vingtième Siècle** »

le grand quotidien catholique, complet, social, indépendant.

Chaque jeudi : « **Le Petit Vingtième** »

le journal catholique pour enfants le plus lu, avec ses héros Tintin et Milou et seize pages de texte.

Chaque mardi : « **Le Vingtième Artistique et Littéraire** »

panorama complet de la vie des arts.

Chaque dimanche : « **Le Vingtième Agricole** »

avec ses rubriques, ses conseils pratiques, ses réponses aux questions de ses lecteurs.

Chaque vendredi : « **La Semaine du Film** »

une étude technique et morale de tous les programmes cinématographiques.

Chaque lundi : « **La Vie Féminine** »

une page de recettes, de conseils ménagers qui vous aidera à tenir votre ménage au meilleur compte.

« **LE DIMANCHE SPORTIF** »

Un véritable magazine de toute la vie sportive dans le pays.

Cette offre de propagande vous est réservée. Répondez-y, dès aujourd'hui, par une carte postale adressée à l'administration du « Vingtième Siècle », le grand journal catholique indépendant. — **11, boulevard Bisschoffsheim, à Bruxelles.**

OUTRE LE « VINGTIÈME SIÈCLE » ET TOUS SES SUPPLÉMENTS QUI INTÉRESSENT TOUTE LA FAMILLE, VOUS RECEVREZ, EN VOUS RECOMMANDANT DE CETTE ANNONCE, UN SPLENDIDE CALENDRIER.

Mercurie Franco-Belge

15, boulevard Jacques Bertrand — CHARLEROI
TÉLÉPHONE 127.84 C. ch. postaux 156.620

TOUT POUR LE MÉNAGE ET CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES

depuis les produits d'entretien jusqu'aux articles de luxe

Vêtements - Bonneterie - Lingerie - Produits d'entretien
Franco dans toute la Belgique

Laine à tricoter



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Filature Schillings

Société Anonyme — DOLHAIN, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages de dame

Pelotes et Écheveaux — Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusque 2/40 m/m

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS
18, rue des Récollets
Téléph. 202.23

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique :
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Filature de Laine Cardée Hauzeur-Gerard Fils VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanelles et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi

Téléphone : 37 82 33

la seule maison possédant continuellement en
magasin un choix complet de tous les articles en

Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles

pour Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,
Selliers, Relieurs, etc.

S. A. FILATURES et TISSAGES

GOOSSENS Frères

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

PAPER-LINED BAGS

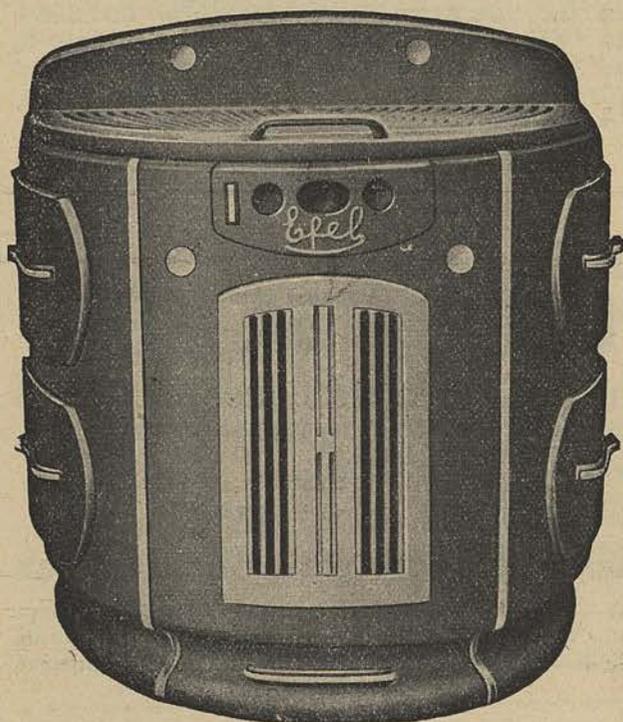
Spécialité de SACS pour SCORIES, CIMENTS, etc.

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

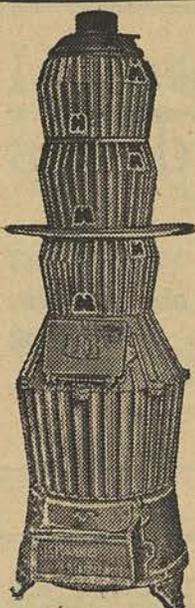
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



FOBRUX 236

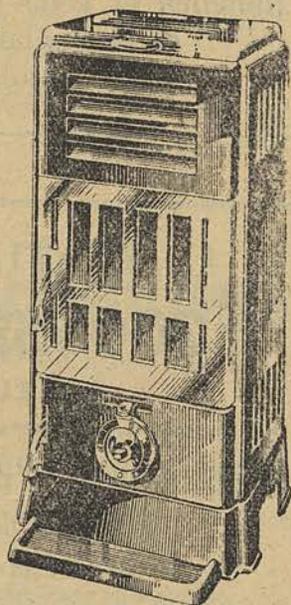
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles GRANUM brûlent les petits anthracites de 10/20 avec le maximum de rendement.



Poêles,
Foyers,
Cuisinières.



GRANUM 1668



Les Fonderies
Bruxelloises, s. a.
HAREN-lez-BRUXELLES



Fonderies et Ateliers de Construction
E. BRIALMONT
ST-TROND

Poêles brevetés BRIALMONT en 4 types.
Très grande économie de combustible.
Très grands générateurs de chaleur.

Rouleaux de tennis en 6 types.
Rouleaux de campagne de tous types à traction chevaline et tracteur.

Fontes spéciales pour moteurs Diesel.
Fonte résistant au feu, fonte pour la mécanique en général, au chrome, nickel, acier.

DEMANDEZ MES RÉFÉRENCES

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire
Téléphone : 33.60.61

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PÉRIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



LES COMPRIMÉS



LES CACHETS



LES POUDRES

C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPYENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

SAVONNERIE
PARFUMERIE **COXIA**

Société de Personnes à responsabilité limitée.

RUE BEAU-MUR, 53, LIÈGE

Téléphone : Liège 277.79 — Chèque postal n° 176.93.

Télégr. : Coxia-Liège. — Reg. comm. Liège : 172.78.

SAVONS DE TOILETTE
SAVONS DE MÉNAGE
SAVONS INDUSTRIELS

EAUX DE COLOGNE
EXTRAITS - LOTIONS
POUDRES DE RIZ, etc.

COXIA se recommande tout particulièrement pour son savon en poudre qu'il fournit à de nombreuses institutions religieuses.
Spécialité de sticks pour la barbe.

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349...9 Télég. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES

animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya
— Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinale et vétérinaire.

CÉRAMIQUES



de la Lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 620. Belgique
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1

ANTWERPEN

Ruwe koffie

Rijst

Meelwaren

Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus

Riz

Féculeux

Épices

Importation directe

Meilleures conditions

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :
Anvers : 62

Adresse télégr. :
WINSTALLE

Léon HOUBION

48, rue des Français, ANS

VINS & SPIRITUEUX

Denrées Coloniales en gros

Particulièrement

Cafés Crus et Torréfiés

Torréfaction journalière

Adresse télégraphique : HOUBION-ANS.

Téléphone 605.55

Compte chèques-postaux n° 204.985

Registre du Commerce n° 2820.

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 269.26

Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus

IMPORTATION
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,

du Congo belge, des Indes orientales

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

3 QUALITÉS

Sirop mélangé, marque POMONA
Sirop purs fruits, poires et pommes
Gelée de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

Confiturerie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. O. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialités pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE

1236

G. Mayan - Malevé

Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME DES
Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaya, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. G. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spélaux pour chauffage central.

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges GAND
Tél. 136.63

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS

Tél. 223.05

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

O. Chèq 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine



Le

Yachting

61, rue du Pige
Marchienne-
au-Pont

Tél.

147.44 Charl.

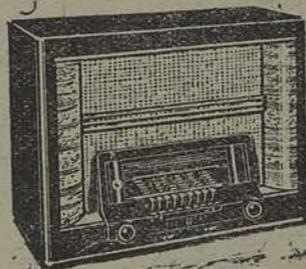
Construction

Embarcations de course et de plaisance. - Kayak - Canoë -
Voiliers olympiques - Runabout - Cruiser

FABRIQUE DE SKY

PHILIPS

NOUVEAU PROGRAMME 1940



Des ondes courtes extraordinaires

New-York en plein jour
comme votre station régionale

UN RADIO - CLAVIER
SYSTÈME LINODYNE

Simple — Exact — Sûr — Parfait

Une musicalité encore meilleure

EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE
et LUNETTES

exactement adaptées

Service de l'optométriste D. de ROOS

OPTIQUE SCIENTIFIQUE

26, avenue de France — ANVERS

Conditions spéciales pour congrégations religieuses

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11
LIÈGE

Téléphone 233.26

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE

Maison fondée en 1778

Capital : Frs 25.000.000

Réserves : Frs 9.000.000

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :
Banque Dubois, Liège



TOUTES OPÉRATIONS
— DE BANQUE —



NOUVELLE GALERIE
DE COFFRES-FORTS

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1878

GAND, rue de Bruges, 28-30. Burgstraat, GENT
Téléphones : 179.54 et 179.14.

Spécialités en] gros
Dépôts et Monopoles

Produits chimiques s/cachets — Tous sérums. — Tous vaccins,
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires,

Comptoir de
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

**Raffinerie
Tirlemontoise
Tirlemont**



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

Ch. Le Jeune Limited
SOCIÉTÉ ANONYME

TOUTES ASSURANCES

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agréé par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



Avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée
Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68